

RETOUR AUX SOURCES

Origines et développement de la Congrégation des
Sœurs Marcellines, racontés à ses Filles
par notre Vénérée Mère Fondatrice,
Sœur Marina Videmari

Traduction de l'italien :
Vittoria Bertoni - Marina Walpot
Graphique : Matteo Delogu

septembre 2022
Editions Marcelline

*Mes chères Sœurs Conseillères et Supérieures,
en relisant les premiers récits historiques de notre Congrégation que
notre Vénérable Mère Fondatrice nous a laissés, j'ai eu l'inspiration de
les publier, afin que ce précieux patrimoine soit pour nous toutes d'une
grande utilité et afin que chacune de nous connaisse l'origine de ce bien-
heureux institut qui est le nôtre, dont nous avons l'honneur et la conso-
lation de célébrer, cette année, le premier centenaire.*

*Ce sont des pages maternelles, remplies de sagesse divine, jaillissant
d'une longue expérience et dictées par un esprit très humble qui, avec
simplicité nous raconte la vérité.*

*Elles nous serviront surtout comme méthode de gouvernement, comme
enseignement, comme conseil pour l'avenir et réconfort dans les
épreuves ; il nous semblera d'écouter la parole de Jésus aux disciples
avant de mourir : je vous ai donné l'exemple pour que, comme je l'ai
fait, vous fassiez de même ...*

*Gardons-les précieusement et transmettons-les de Supérieure en Supé-
rieure afin que, en les exposant et commentant avec intelligence et pru-
dence, les Marcellines aient une connaissance claire de leur humble,
sage et divine origine. Qu'elles puisent toujours l'eau, qui jaillit jusqu'à
la vie éternelle, à la source première de leur sainte Congrégation, en
unité d'esprit, d'amour et d'obéissance.*

*Votre Mère bien aimée
Soeur CARLOTTA LURASCHI
Supérieure Générale*

*Maison - Mère
Ce 22 septembre 1938.*

APERÇU HISTORIQUE
DE L'INSTITUT
DES
SŒURS MARCELLINES

*Très chères filles en Christ,
les Supérieures actuelles et futures
des Marcellines*

Depuis des années, j'avais à cœur d'écrire quelques notes historiques de notre congrégation, qui a vu le jour et s'est développée grâce à l'aide de Dieu et de notre Vénéré Fondateur, Monseigneur Luigi Biraghi. J'ai toujours hésité à le faire, de crainte que cela puisse revenir à ma louange et être peu utile à celles qui restent. En cas de doute, j'ai pris conseil auprès de personnes sensées, pieuses, faisant autorité. Non seulement je fus par elles encouragée, mais presque obligée de le faire ; c'est donc avec sérieux que je me mets à la tâche, en priant le Seigneur Dieu de m'aider et de m'éclairer pour que ce travail que j'entreprends soit à sa louange, à LUI, qui est l'Auteur de toute bonne œuvre. Que ce travail soit un saint enseignement, un guide et un encouragement pour vous toutes mes chères Filles, aux prières desquelles je me recommande de mon vivant et après ma mort.

Bien à vous
Mère Supérieure
MARINA VIDEMARI

*Milan - Maison-Mère
via Quadronno
Ce 1^{er} mars 1885*

I

RETRAITE SPIRITUELLE

HÉSITATION

DÉCISION

On était en 1835. Il me semblait que le moment tant souhaité était venu : pouvoir entrer, comme postulante, au monastère des Salésiennes à Milan. ... Illusion ! Le Seigneur Dieu m'indiquait un autre chemin. Je fus frappée par une fièvre intermittente et presque quotidienne que les médecins jugeaient permanente. Mes parents et une de mes vieilles tantes, qui fut ma marraine aux fonts baptismaux et qui était plus qu'une mère, s'opposèrent à mon entrée au monastère à cause de ma santé, me persuadant que j'étais presque mourante. Déprimée plus que jamais et souffrante, je me préparais à la mort. Ce fut alors que, vers la fin de la même année, Dieu appela à lui ma tante bien aimée. Dans ma désolation, je priai mes parents de me laisser faire une retraite, pendant les vacances automnales, chez sœur Madeleine Barioli, supérieure d'une petite communauté de religieuses, dans le presbytère de la basilique Saint-Ambroise, à Milan. Ces religieuses étaient des institutrices et s'occupaient du patronage férié, où, à la belle saison, je passais quelques heures, le dimanche.

J'obtins de mon père le consentement tant désiré, mais j'ignorais encore qui était le prêtre qui guiderait la retraite. Que le Seigneur est bon ! Il avait envoyé là-bas un de ses plus pieux, saints et savants ministres. Celui-ci scruta mon cœur, dissipa mes doutes, m'enthousiasma pour la vie apostolique, m'arracha à ma famille et me mit, pour ainsi dire, en route sur le chemin souhaité et, pourtant, encore caché, là, où Dieu me voulait

Tout de suite, le premier jour, je réalisai que le prêtre qui tenait les sermons était le directeur spirituel du Séminaire de Milan, un ami intime de mes parents et j'étais très perplexe de m'ouvrir à lui, de crainte

qu'il s'opposerait à ma vocation chez les Salésiennes. Finalement, je décidai de tout lui confier par une confession générale, sans jamais parler de ma vocation. Après cette sainte retraite, ce prêtre si pieux m'appela dans son bureau en présence de la bonne Supérieure Soeur Madeleine et me dit : « Voulez-vous rester encore quinze jours ici? Je vais l'obtenir de votre père, vous aurez, donc, le temps de me parler de votre vocation à la vie religieuse, à laquelle je sais que vous aspirez. Grâce à moi, à cette bonne Soeur, grâce à la prière et à l'aide de Dieu, vous prendrez une décision ».

Je fus étonnée ; dans l'embarras que j'éprouvais, je répondis : « Oui, je resterai volontiers ; veuillez m'obtenir la permission de mes parents ». Ce saint prêtre était M. l'Abbé Luigi Biraghi. Il tint parole, et deux, trois fois par semaine, il venait au monastère ; avec la bonne Supérieure, il essayait de me persuader que j'avais par nature un caractère vif, actif, entreprenant, pas du tout fait pour la vie cloîtrée et une règle de vie si méthodique et disciplinée.

Ils trouvèrent en moi tous les dons propres à être une sœur infirmière, une religieuse institutrice, bref, ils me trouvèrent douée pour la vie apostolique. En fait, je n'éprouvais pas de répugnance pour de telles tâches, mais l'affection envers certaines de mes amies intimes, qui m'avaient précédée chez les Salésiennes, me faisait beaucoup hésiter.

Après trois rencontres, l'Abbé Luigi Biraghi me dit d'un air décidé : « Si vous renoncez à rejoindre les Salésiennes, en peu de temps, je vais obtenir de vos parents le consentement désiré de devenir religieuse ; si, au contraire, vous restez ferme dans votre décision de devenir salésienne, je renonce à toute démarche auprès de vos parents, car je sais que je ne réussirai pas à les convaincre ». Alors je répondis que je ferais une neuvaine à Saint Ambroise et à Sainte Marcelline, et, qu'ensuite, je prendrais une décision.

Tous les matins, accompagnée d'une religieuse, je passais du presbytère à la basilique et, devant la crypte de ces saints, je priai de tout mon cœur pour connaître la volonté de Dieu. Le dernier jour de la neuvaine, après la sainte communion, je me trouvai toute différente de l'ordinaire ; je me sentis même en meilleure santé, joyeuse, sereine et fermement décidée à me soumettre en tout et pour tout à M. l'Abbé Biraghi. Ce saint homme me semblait un ange, que Dieu m'envoyait pour m'indiquer la route à suivre.

Au coucher du soleil ce jour-là, le Père Louis vint au Monastère et me dit : « Qu'avez-vous décidé, Marina ? La bonne Supérieure, Soeur Madeleine, qui était présente, répondit à ma place : « Sœur de la charité,

sœur enseignante, sœur missionnaire ; Monsieur le Directeur laissez-moi vous le dire, je lis dans l'âme de ma chère Marina et je ne me trompe pas ». Le bon ministre de Dieu ajouta : « Est-ce vrai ? C'est vous, Marina, qui devez le dire » ; je répondis : « Oui, avec la grâce de Dieu, je me sens prête à tout ». M. l'Abbé Luigi Biraghi répondit : « Étant donné que vous êtes dans ces dispositions, je vais immédiatement chez vos parents et je vais tout arranger pour le mieux, in Nomine Domini ».

II

SÉJOUR À MONZA - PRÉPARATION AUX EXAMENS DE LICENCE - PROJET DE FONDER UN NOUVEL INSTITUT RELIGIEUX

Au bout de trois jours, voici encore au Monastère le Ministre de Dieu ; d'une manière sérieuse et respectueuse, il salua poliment la Supérieure, sœur Madeleine, qui était toujours à mes côtés, puis, se tournant vers moi : « Élevez votre cœur, Marina - me dit-il - rendez louange à Dieu ; Il a béni ma mission et j'ai ramené la plus chère des victoires ». Et moi : « Mais quand ? Et dans quel monastère ? » Demandai-je avec l'empressement et l'anxiété propres de mon âge. L'Abbé Luigi Biraghi, avec le calme qui le caractérise, répondit : « Doucement, ma fille ; il faut devenir une enfant de deux ans, qui se laisse emmener au bon moment, là où celui qui la conduit pense qu'il est bon d'aller. Entretemps, je vais vous dire quelque chose ».

« Avec vos parents, j'ai pensé qu'il était bon d'y arriver en abordant le sujet un peu de loin pour que le coup se fasse moins ressentir. Je leur parlai de la nécessité d'un changement d'air pour votre santé, du vif désir que vous avez de reprendre les études pour avoir une licence d'institutrice, toutes des choses nécessaires et utiles que des parents affectueux doivent accorder à une fille qui s'est tellement dévouée pour sa famille. Ils vous aiment beaucoup et ils ont la plus grande considération à mon égard ; non seulement ils ont accepté ce que je leur demandai pour vous, mais ils m'ont sollicité pour que je vous trouve un endroit convenable, avec du bon air, en vue d'atteindre ces deux buts. Après avoir pris congé d'eux, je suis allé à Monza chez les Demoiselles Bianchi, que je connais depuis longtemps et je me suis accordé au sujet de votre entrée chez elles en tant que pensionnaire; je vous assure que vous vous y

trouverez bien. Demain, une voiture viendra au monastère et une dame vous conduira à Monza ».

J'écoutai tout avec appréhension ; je me permis seulement de dire: « Sans dire au revoir à personne ? Sans prendre les livres, les bagages nécessaires ? » D'un ton sérieux ce Ministre de Dieu ajouta : « Saint Pierre, appelé par le Christ à le suivre, laissa son bateau et ses filets ... et vous ? » et moi « Je partirai demain, comme vous me l'avez ordonné, Monsieur l'Abbé Biraghi ».

La nuit fut sans sommeil ; je priais, soupirais, mais il me fallait obéir. Le matin suivant, à l'heure indiquée, la voiture était là ; je dis au revoir à cette bonne supérieure et à toutes les Sœurs que j'aimais beaucoup et je partis pour Monza, où je fus accueillie maternellement et avec affection par les deux demoiselles Bianchi. On avait préparé pour moi une belle petite chambre avec une petite pièce attenante, une sorte d'oratoire. Ces dames n'avaient rien négligé pour rendre agréable mon séjour.

Mais qui étaient ces Demoiselles Bianchi ? Deux excellentes sœurs, restées célibataires par choix ; aisées, cultivées, pieuses, qui faisaient beaucoup de bien à Monza, en transformant leur maison en une sorte d'établissement, je dirais presque religieux. Une dizaine de jeunes filles pensionnaires, un externat de vingt ou trente élèves et rien de plus. Études, travaux féminins exécutés avec le plus grand soin, catéchisme, exercices de piété et direction spirituelle : voilà ce qui leur tenait à cœur d'une manière extraordinaire. Tout Monza sait combien de filles sérieuses, d'excellentes mères de famille et de saintes religieuses ces bonnes sœurs Bianchi ont instruites et éduquées ! Parmi elles, Mademoiselle Sirtori, qui fut supérieure pendant de nombreuses années au monastère Sainte-Prassède, à Milan et Mademoiselle Porta, fondatrice et supérieure des Sœurs du Saint Sacrement, à Monza.

Pour moi ce fut vraiment une bénédiction tout à fait singulière que d'avoir vécu pendant deux ans avec ces deux saintes demoiselles, Teresa et Gioconda Bianchi ; elles étaient si bonnes qu'au cours de ma vie je ne les ai jamais oubliées.

À Monza mes journées s'écoulaient dans le bonheur ; les semaines, les mois passaient vite, j'étais tellement occupée. Le matin, j'étudiais ; puis je prenais en charge la direction du travail des élèves, si bien que je me convainquis que c'était celui-là le champ d'action où Dieu me voulait. M. Biraghi me désigna pour confesseur le Père Leonardi qui était le curé de l'église de Carrobbiolo : je trouvai qu'il était l'homme de Dieu qu'il me fallait. L'excellent théologien Borani, directeur de l'école

Bianchi, ami intime de l'Abbé Luigi Biraghi, m'encourageait et me soutenait. Bref, je fus si bien encouragée et stimulée que j'écrivis à mes parents et à M. Biraghi pour les remercier. De temps en temps, cependant, j'éprouvais une épine dans le cœur : le choix du monastère.

J'étais à Monza depuis deux mois, quand l'Abbé Biraghi vint me rendre visite. Ce fut une fête pour les deux demoiselles Bianchi. Elles l'invitèrent déjeuner, puis l'accueillirent dans un petit salon ; là, où nous étions rassemblées en de saintes conversations, devant moi et en leur présence, ce ministre de Dieu exposa le projet qu'il avait conçu ; pour sa réalisation il souhaitait mon consentement. Il s'agissait d'acheter quelques perches de terrain à Cernusco sur Naviglio pour y construire une maison avec une chapelle, pouvant contenir une cinquantaine de personnes. Après mes examens, une fois la maison terminée, j'aurais pu m'y installer avec d'autres jeunes filles ayant ma même vocation pour nous sanctifier, en y éduquant des fillettes.

L'Abbé Biraghi ajouta : « Une de vos amies d'enfance, après avoir entendu votre décision, est venue me voir et veut être votre compagne dans l'œuvre que je vais entreprendre ; je lui ai promis mon aide et mon soutien ». Quand je sus que cette jeune fille était Mademoiselle Valaperta, ma meilleure amie, ma camarade bien aimée qui avait deux ans de plus que moi, une fille sérieuse, cultivée, pieuse, de bon sens, je fus saisie d'une joie indicible. Ce fut un rayon de lumière, si bien que je n'hésitai plus à encourager l'Abbé Biraghi à entreprendre cette œuvre. Je lui dis : « Veuillez acheter le terrain ; avec ma dot et celle de Mademoiselle Valaperta nous ferons face aux frais de la construction ; ensuite d'autres viendront, nous travaillerons et le Seigneur nous aidera ».

La bonne Mme Teresa Bianchi quand elle entendit ce projet audacieux, bien que âgée de plus de quarante ans, fut prise de sainte jalousie et voulait être ma compagne ; j'en étais flattée. Plus de secrets entre nous deux. Tout était lu et examiné par cette pieuse demoiselle : la correspondance avec le Père Biraghi, avec ma meilleure amie et avec mes parents. La bonne Mademoiselle Valaperta vint me voir ; elle resta trois jours avec moi. Elle s'occupa de préparer les quelques vêtements sacrés pour l'Oratoire, le mobilier et le linge de la maison ; quant à moi, je m'occupai de tout ce qui pouvait être utile à l'école, aux travaux, à l'instruction. L'abbé Biraghi promit de s'occuper de notre règle de vie et du nom à donner au nouvel Institut. D'un commun accord nous choisîmes le nom de « Sœurs de Sainte Marcelline ». Que de rêves d'or ne fait-on pas quand on est jeune ! Que de douces illusions dans les premières ferveurs de la jeunesse !

La nouvelle d'une naissante maison religieuse à Cernusco où je devais m'y rendre s'étant répandue, deux bonnes jeunes filles, déjà élèves des Demoiselles Bianchi, devinrent mes amies et me prièrent de les avoir comme compagnes dans cette difficile entreprise. Elles s'appelaient Felicita Sirtori et Giuseppa Caronne, toutes les deux de Monza. J'écrivis aussitôt à l'Abbé Biraghi. Quand celui-ci vint me voir au printemps, je lui présentai, toute joyeuse, les deux jeunes aspirantes. Il les accueillit comme un père, avec la bonté et la dignité qui le caractérisent et il les encouragea par de fortes et saintes réflexions. Il en avait deux autres à ajouter à ce groupe de choix : Mademoiselle Cristina Carini, institutrice à l'école de la commune de Cernusco, âgée de trente ans et une certaine Mademoiselle Morganti de Monte, qu'il connaissait et qui pouvait devenir cuisinière. Il l'enverrait chez les Demoiselles Bianchi pour qu'elle apprenne à faire la cuisine.

Le personnel semblait désormais rassemblé ; le terrain avait été acheté ; les fondations de l'édifice avaient été posées. Au printemps les travaux de la construction avançaient rapidement sous la direction de l'Abbé Luigi Biraghi, qui la visitait de temps en temps, et de son frère Pierre, qui s'en occupait assidûment.

III

FORMATION DE MÉTHODOLOGIE DE L'ENSEIGNEMENT À MILAN - EXAMEN DE LICENCE

On était en mai 1838 : une splendide journée ; voici arriver le Père Giuseppe Moretti, directeur de l'école municipale de Bassano Porrone, à Milan. Il venait voir ses cousines, les Demoiselles Bianchi. Quand il entendit que j'avais l'intention de passer les examens de licence et quel but je visais, ce bon prêtre me promit toute son aide. L'abbé Giuseppe Moretti ne tarda pas à rendre visite à l'Abbé Biraghi, directeur du séminaire de Milan. Il le persuada qu'il était nécessaire que Mademoiselle Videmari fit six mois de stage dans une école communale, avant de passer les examens et d'obtenir, ainsi, la permission d'ouvrir une école en son nom. Les lois scolaires de l'époque l'exigeaient. En accord avec M. Giuseppe Moretti, l'Abbé Luigi se rendit à Monza. Il me parla du nouveau problème et de la nécessité absolue de suivre des cours de méthodologie. Une telle décision était assez pénible, aussi bien pour moi que pour les Demoiselles Bianchi ; après avoir analysé le pour et le contre il me fallut m'y soumettre. Pourtant je ne me sentais pas de rentrer chez ma famille, car je désirais éviter des provocations et de nouveaux ennuis.

À la fin on décida que je retournerais auprès de ma bonne Sœur Madeleine, au monastère à côté de Saint-Ambroise. La même semaine, mon père vint me chercher. Les larmes aux yeux, je quittai Mesdames Bianchi, en promettant de leur revenir, dès que le stage serait terminé. Très ému, mon pauvre père me confia à la bonne Sœur Madeleine. Le lendemain, toujours accompagnée par une préposée du monastère, je commençai mon stage d'institutrice dans l'école dirigée par M. Moretti. Ce fut pour moi un temps un peu pénible. Le long chemin à faire chaque jour, le fait de me retrouver au milieu de tant de filles du peuple et de nombreuses jeunes institutrices assistantes, qui, à quelques exceptions près, éprouvaient des sentiments, voyaient les choses et montraient des

tendances bien différentes des miennes, tout cela me fit passer des journées très tristes. L'excellent Abbé Giuseppe Moretti m'encourageait, ainsi que l'Abbé Luigi qui, de temps en temps, se rendait chez le Directeur. Avec l'aide divine, en moins de deux mois, je gagnai du terrain ; Madame Ferrario, enseignante de troisième, tomba malade ; on me confia sa classe ; assistantes et stagiaires s'attachèrent à moi. C'est là que je connus deux jeunes : Mlle Emilia Marcionni et Mlle Teresa De Ry, qui, après quelques années, devinrent mes chères et vaillantes filles Marcellines.

À la fin juillet de la même année je reçus une douloureuse nouvelle : ma meilleure amie était gravement malade, car elle souffrait d'ascite. Aussitôt je courus la voir ; qu'elle avait dépéri en trois jours ! ... Je lis sur la pâleur de son visage la perte irréparable que j'allais expérimenter ! Quelques paroles, mais que de larmes versées ensemble ! ... D'une voix tremblante, la pauvre me dit : « Si Dieu me donne la santé, je serai ta compagne dans cette difficile entreprise ; si Dieu me veut pour Lui, j'espère qu'au ciel je serai pour toi d'une plus grande aide ... ayons confiance, toutes les deux, en la miséricorde du Seigneur ! »

Le 1er août, Madame Ferrario revint à l'école pour les examens ; pour me récompenser de l'aide que j'avais apportée à sa classe en son absence, lors de sa maladie, elle me dit : « Mlle Videmari, voulez-vous passer vos examens de licence ? Je vais vous soutenir et vous propose le moyen le plus bref et le plus sûr pour y arriver. Deux lignes de pétition à M. l'Inspecteur ; je vous y conduirai pour passer les examens ; dans deux semaines, vous obtiendrez la licence et le certificat de Méthodologie. Ici, on a besoin d'assistantes et je sais qu'on veut vous faire passer l'hiver. Vous avez perdu du poids et vous avez dépéri ». J'étais vraiment affligée à cause du danger de vie dans lequel se trouvait mon amie mais aussi physiquement épuisée par la chaleur. J'acceptai sa suggestion ; je fis la pétition, en me disant : si tout se passe bien, je le dirai à M. Biraghi et à M. Moretti, si cela se passe mal, je répéterai mes examens au printemps. Le 9 et le 10 août, je passai mes examens et le 13, Monseigneur Carpani – Inspecteur d'école – me donna le diplôme d'institutrice et le certificat de méthodologie avec mille vœux et bénédictions.

De retour au monastère, on m'apprit la mort de mon amie Mlle Valaperta ; je m'effondrai en larmes. Le 14 août était le dernier jour des classes : je fis mes adieux aux compagnes, mes salutations aux professeurs, mes remerciements au Directeur. Et voici qu'à ma grande surprise, dans le bureau du Directeur, je vois l'abbé Luigi Biraghi. Celui-ci et l'abbé Moretti, sachant déjà de la mort de Mademoiselle Valaperta,

m'adressèrent des paroles réconfortantes et insistèrent pour que je reste à Milan pendant l'hiver, jusqu'à la fin du printemps. Entretemps la construction de l'école, déjà presque terminée, aurait le temps de bien sécher. Affligée par la mort de mon amie, gênée d'avoir passé les examens à l'insu de M. Biraghi et de M. Moretti, je tenais mes deux diplômes en main, incapable de dire un seul mot. L'abbé Luigi m'encourageait : « Parlez, donc, décidez quelque chose ». Je répondis : « Je voudrais rentrer à Monza, je me sens affaiblie, j'ai besoin de repos ». M. Moretti dit : « Et l'examen de licence ? Et la formation d'institutrice ? » En réponse, je leur remis les deux diplômes. Ils les lurent, se regardèrent l'un l'autre et dirent des phrases que j'appris plus tard. "*Le caractère de cette fille donne à penser*". Je leur fis mes excuses pour avoir passé l'examen à leur insu. Je dis à M. Moretti qu'il pourrait continuer à m'aider, en collaborant avec moi dans la sainte entreprise de Cernusco et en me procurant de bonnes personnes, mais que je ne pouvais plus rester dans l'état si bizarre dans lequel je me trouvais. Alors l'abbé Biraghi déclara : « Vous irez à Monza vers la fin du mois d'août. Le 18 débutent les Exercices spirituels chez sœur Madeleine ; un de mes collègues, l'abbé Luigi Speroni sera votre guide ; il est bon que vous soyez parmi les participantes ». J'y consentis pleinement de tout cœur.

IV

DE DURES ÉPREUVES – TRÉPIDATION DÉCOURAGEMENT - UN PEU DE LUMIÈRE

Je revins au monastère, près de Saint-Ambroise, l'esprit soulagé par la certitude de revoir Monza, ma ville bien-aimée. Je trouvai deux lettres de la bonne Mme Teresa Bianchi. Elle me parlait de la jeune Mlle Morganti qu'elle gardait auprès d'elle depuis un mois et qu'elle ne trouvait pas du tout douée pour rester avec moi à Cernusco. Elle était gentille, mais elle avait un esprit de piété plutôt buté ; elle était dépourvue du sens de la propreté, sans aucune aptitude à faire la cuisine, incapable de devenir une bonne femme de ménage ; elle terminait sa lettre en me disant que jamais elle ne serait de grande aide à la Communauté. En outre, elle m'écrivait que la jeune Mlle Sirtori venait rarement chez elle, invoquant des prétextes insignifiants de santé et son besoin d'air de montagne pour en être fortifiée. Elle ajoutait que la jeune Mlle Caronne s'habillait avec des robes trop moulantes et la voyait moins souvent à l'église ; tout cela l'inquiétait beaucoup, car ces trois personnes auraient dû collaborer avec moi à la création de cette sainte institution.

Elle répétait le même refrain : — Si je n'avais pas ma sœur, je serais votre compagne, ma chère Marina ! Mais, bon courage ! Dieu vous assistera. —

La mort de mon amie d'enfance, les nouvelles décourageantes que ma bonne Mme Bianchi me donnait, furent pour moi un cauchemar. Désolée, affligée, incertaine de l'avenir, j'entrai dans ma Retraite Spirituelle, qui fut pour moi un véritable Gethsémani. Le bon prêtre Speroni, un orateur éloquent, prononçait de merveilleux discours et nous offrait de bons examens pratiques, du moins c'est ce que l'on me disait. Je ne comprenais rien, tout absorbée comme j'étais dans mes pensées. Avec quelles personnes irais-je à Cernusco ? ... Qu'aurais-je pu faire moi-même toute seule ? ... J'hésitais, pleurais, priais, puis revenais à mes

plaintes. L'avant-dernier jour de la retraite, j'ai dû me résoudre à me confesser. Le Père Luigi Speroni, pieux, éclairé et savant, m'écouta avec une grande charité. Il comprenait ma difficile situation, mon découragement, mon appréhension, mais il ne voulait pas me permettre de retirer la parole donnée pour la réalisation de cette difficile entreprise. Il riposta sévèrement : « Vous irez à Cernusco, et si vous reculez, vous serez responsable devant Dieu ! Avez-vous peur parce que vous êtes seule ? Qui est avec Dieu n'est jamais seul ! – craignez-vous de faire piètre figure par un échec ? Cela est orgueil. - Avez-vous peur de votre incapacité ? Dieu viendra vous aider. - Ne savez-vous pas que le Seigneur utilise les outils les plus faibles pour de grandes entreprises afin que la gloire lui revienne entièrement ? Courage – ajouta-t-il. – Dieu lui-même vous enverra des compagnes, des personnes plus capables que les premières ; ne reculez pas ; je vous donne l'absolution seulement à cette condition ». Je promis et quittai ce saint homme assez réconfortée. Après avoir terminé les Saints Exercices, je quittai ma bonne Sœur Madeleine et revins à Monza accompagnée de mon père.

Les aimables Demoiselles Bianchi m'accueillirent avec joie, mais je n'étais plus heureuse comme avant. Je me sentais triste et tous me trouvaient affaiblie.

Le bon Père Leonardi et l'excellent théologien Borani venaient souvent me rendre visite et me reprochaient mon découragement ; le Père Luigi Biraghi ne remarquait pas trop mon découragement, parce que ces deux hommes de Dieu avaient fini par éclairer mon esprit et tranquilliser mon âme.

V

22 SEPTEMBRE 1838

DÉBUT DE L'INSTITUT DES MARCELLINES
DANS UNE MAISON LOUÉE À CERNUSCO

Le 15 septembre, de la campagne où elle se trouvait, Mlle Sirtori m'écrivit une lettre, me communiquant qu'elle retirait définitivement la parole donnée à cause de sa santé fragile. Le lendemain, le Père Luigi Biraghi me fit savoir par écrit que Donna Antonietta Vittadini lui avait loué sa maison devant l'église paroissiale, à Cernusco. Cinq chambres au rez-de-chaussée, six à l'étage supérieur ; une cour, un jardin (celui-ci, par contre, en commun avec le prêtre qui habitait avec sa sœur de l'autre côté de la maison). Les jours suivants, l'abbé Biraghi enverrait son courrier prendre mes affaires et le mobilier pour les amener à Cernusco ; ensuite il viendrait lui-même m'accompagner avec Mlle Morganti. Si je trouvais que celle-ci n'était pas assez douée, comme Madame Bianchi l'avait réputée, je pourrais, par la suite, la renvoyer. Que faire ? Les ordres avaient été donnés. L'aimable Madame Teresa Bianchi estimait cette solution trop rapide, mais, comme elle était pieuse et sage, elle me conseilla d'obéir. J'écrivis, donc, à l'Abbé Luigi que tout était prêt.

Le 20 on envoya nos affaires et le 22, qui tombait un samedi, l'Abbé Biraghi arriva à Monza. Ayant pris congé des Demoiselles Bianchi, avec plus des larmes que des paroles, par un temps humide et pluvieux qui montrait ce qui se passait dans mon esprit, je montai en voiture avec Mlle Morganti. L'abbé Luigi Biraghi monta après nous et ... vite nous filâmes en direction de Cernusco, où nous parvînmes vers l'Ave. L'aimable Mademoiselle Cristina Carini nous attendait à la porte ; elle avait tra-

vaillé toute la journée à balayer, à enlever les toiles d'araignées, car depuis deux ans cet appartement n'était plus habité. Elle-même avait pensé à nous fournir les premières provisions ; bref, elle fut pour nous un véritable ange bienfaisant. L'abbé Luigi ne sortit pas de la voiture, mais il se fit conduire à la Castellana, sa maison, qui se trouve à une demi-heure de Cernusco. Heureusement pour moi la nuit tombait. Agenouillée avec mes compagnes devant Notre-Dame des Douleurs, dans une petite pièce qui devint ensuite notre chapelle, après une prière fervente et larmoyante, je me levai et dis : « Dieu m'a conduite ici et Dieu lui-même m'aidera à m'en tirer au mieux ».

Nous allâmes nous coucher ; je ne sais pas si je dormis ; je me souviens seulement qu'au matin j'étais fiévreuse, aussi bien pour l'humidité attrapée tout au long du voyage, que pour les graves pensées qui accablaient mon esprit.

Après nous être réveillées, avoir récité les prières du matin en commun, avoir nettoyé les chambres et nous être lavées, nous allâmes à l'église paroissiale pour la Sainte Messe et la Communion. Rentrées chez nous, une vieille dame, notre voisine, s'offrit pour nous fournir le repas du jour ; cette journée-là, qui était un dimanche, se passa en prière, en lectures pieuses, et à recevoir des visites. La première fut celle de l'abbé Anastasio Pozzi, octogénaire et vicaire de la paroisse, qui nous fut donné comme confesseur ; puis celle du vicaire, l'abbé Pancrazio. Ensuite nous reçûmes les visites de Mesdames Felicita et Leopoldina Tizzoni, du Docteur Gadda et de sa femme avec leurs quatre filles que ce couple souhaitait nous confier pour qu'elles soient instruites et éduquées.

Après les vêpres arrivèrent l'abbé Biraghi avec son frère Pietro, sa bonne sœur Menica et l'abbé Pietro Galli jeune prêtre, lui aussi vicaire. L'accueil cordial fut réciproque, mais tous me trouvaient trop jeune pour conduire cette entreprise, tout en ajoutant qu'à ce mal on y remédiait quotidiennement. Le Père Luigi, pour les rasséréner, disait que pour la direction de l'Institut on attendait des religieuses expérimentées, mais, qu'à présent, il fallait donner lieu à la rentrée des classes.

Lundi, voici arriver une calèche. Qui est-ce ? Qui pourrait bien être ? Il en descend une jeune fille d'environ dix-huit ans, accompagnée de son père. D'un air joyeux et naïf elle nous dit : « Me voici avec vous ». « Qui êtes-vous ? » « Je suis Giuseppa Rogorini, de Castano ». « Qui vous envoie ? » « L'abbé Giuseppe Rossari qui s'est déjà accordé avec le Père Luigi Biraghi. J'étais à Monza avec une de mes sœurs, mais celle-ci, étant

alors à Milan, on n'a pu rien organiser ». J'exultai de joie. J'avais tellement besoin de rencontrer un visage qui pouvait me comprendre et tel me paraissait être cette créature angélique qui était devant moi.

Mademoiselle Morganti était une personne bizarre, excitée pendant le jour, mélancolique pendant la nuit, elle n'arrivait à rien réaliser. La bonne Mademoiselle Carini, pieuse et de bon sens, était tellement affaiblie physiquement qu'elle avait besoin plus de repos que d'action. Oh combien je souffris à cause du feu que j'avais dans les veines et le désir de faire, propre de mon âge ! ... Immédiatement après le départ de son père, Mademoiselle Rogorini se dévoua toute à moi et me fut d'un grand soutien, en partageant avec moi les difficultés et la fatigue de l'installation dans la nouvelle maison. Elle fut même infirmière, en soignant mon genou qui s'était enflé pour l'humidité et parce que j'étais restée au sol, à genoux, sans prie-Dieu. Bref, il me semblait avoir près de moi mon amie Valaperta, tellement Mlle Rogorini était affectueuse, débrouillarde, gaie, prête à répondre à tout besoin, active, douée de bon sens. Elle devint une des colonnes de notre Congrégation.

Elle le sait bien, la pauvre, elle qui expérimenta les angoisses, les douleurs, la pauvreté de nos premiers mois ! Que de difficultés ! ... Mais enfin notre petite maison était modestement pourvue de tout le nécessaire. Même notre petit oratoire ne manquait de rien, cela à notre grande satisfaction. L'abbé Biraghi, qui venait souvent nous rendre visite, se réjouissait dans le Seigneur, en constatant nos progrès spirituels et notre enthousiasme dans l'aménagement de notre nouvelle demeure.

On était le 15 octobre, après tant d'hésitations, Mademoiselle Caronne arriva enfin ; le dernier jour d'octobre nous accueillîmes 14 élèves, toutes entre sept et douze ans. Nous commençâmes nos cours avec le règlement qui actuellement est encore en vigueur. Ensuite le nombre des élèves augmenta à vingt. Notre pièce ne pouvait pas en accueillir davantage.

La jeune Mlle Caronne, cependant, souffrait trop du détachement de sa famille. Il nous faisait de la peine la voir si triste et en pleurs : en deux mois elle tomba malade deux fois.

L'abbé Luigi la réconfortait et l'encourageait même par des écrits, mais en vain ! Il semblait que la pauvre ne voyait pas de bon œil Mademoiselle Rogorini ; celle-ci recevait parfois des remarques de l'Abbé Biraghi, sans en être nullement coupable. Bref, la présence de Mademoiselle Caronne parmi nous fut une vraie croix. Madame Bianchi avait raison d'affirmer que la pauvre n'avait pas de vocation religieuse ; en fait,

une fois renvoyée de chez nous, elle se maria, mais après deux ans elle mourut de chagrin, tellement son mariage fut malheureux.

Madame Teresa Bianchi venait nous voir parfois et elle m'aidait beaucoup par ses sages conseils. L'abbé Luigi B. en qualité de Père, nous soutenait par ses écrits, ses sermons, ses exhortations, et toutes sortes de recommandations. Les élèves correspondaient bien à nos sollicitudes, de manière que nous passâmes une année vraiment tranquille, sauf pour ces deux soucis : le renvoi de Mademoiselle Caronne et la santé fragile de Mademoiselle Cristina Carini qui s'affaiblissait de jour en jour et à tel point qu'il fallut lui conseiller de retourner en famille ; toutefois, elle nous laissa un très bon souvenir. Après le départ de Mlle Carini le Seigneur nous envoya une autre belle âme — Mlle Maria Beretta de Milan — une femme mûre, âgée de 29 ans ; pieuse, bonne, gentille ; une vraie sainte et une ménagère active. Je rendis grâce au Seigneur ; celle-ci fut la troisième de mes compagnes qui restèrent avec moi dans l'Institut. Le bon prêtre Moretti, l'excellent P. Gadda, missionnaire à Rho, le Révérend P. Leonardi, barnabite à Monza, venaient nous rendre visite et continuaient à nous encourager dans cette difficile entreprise.

Mais qui soutenait les frais de la nourriture ? Les frais de scolarité des vingt pensionnaires, la confection de leurs uniformes, la couture de lingerie. On notait tout, les recettes et les dépenses. Pendant les vacances d'automne on faisait le bilan et on eut même quelques petits excédents de trésorerie. Que Dieu est bon ! Je craignais tellement de faire banqueroute ! Je doublai mon élan dans l'engagement que j'avais assumé.

VI

DÉMÉNAGEMENT DANS LE NOUVEAU BÂTIMENT

AUTORISATION D'OUVRIR UNE ÉCOLE

DÉCOURAGEMENT DU SUPÉRIEUR

Quelques mois auparavant, notre excellent confesseur, l'octogénaire révérend vicaire Pozzi venait de mourir ; on destina comme vicaire de cette Paroisse l'abbé Pancrazio. Dès le début de mon séjour je m'aperçus que ce prêtre ne nous voyait pas d'un bon œil. Que faire ? Poursuivre notre mission : aimables envers tous, sans faire du tort à personne. Or, comme nous avions le jardin en commun avec l'abbé Pancrazio, nous avions hâte de déménager dans notre nouvelle maison. L'abbé Luigi sollicitait la fin des travaux pour satisfaire nos justes désirs. Nous déménageâmes les premiers jours du mois d'août.

Que nous étions heureuses dans ce nid tout neuf ! Bien que construit seulement à moitié, il nous paraissait un palais royal et notre petit oratoire, un dôme, une cathédrale ! Une semaine après, l'abbé Luigi nous annonçait l'arrivée de deux autres jeunes postulantes. La première qui entra était une fille recommandée par le Curé de Saint-Eustorge — Mlle Rosa Capelli — une jeune de dix-huit ans, pieuse, intelligente, prometteuse, qui avait fait des études et paraissait avoir du bon sens. Elle fut ma quatrième compagne et devint elle aussi une des colonnes de notre congrégation. La deuxième nous était proposée par le Révérend Père Gadda : une jeune venant de la campagne, âgée de vingt ans, apte à faire la cuisine : Maria Chiesa de Pogliano ; en réalité elle était trop naïve et pas du tout douée dans les travaux ménagers, mais nous avions un tel besoin d'ouvrières qu'elle aussi fut acceptée.

Désormais il était temps de se mettre en règle avec les Autorités préposées à l'éducation, afin d'obtenir la permission d'ouvrir une maison

privée à mon nom. Je présentai ma demande ; je préparai le plan de l'école, je joignis mon diplôme et l'attestation de méthodologie et les envoyai au Recteur d'Académie.

On était à la veille de l'Assomption ; l'abbé Biraghi était épuisé et mal en point, à cause de la fatigue de son travail au Séminaire, ainsi que pour avoir assisté pendant presque deux mois, dans une chaleur accablante, à la construction du bâtiment ; il ressentait le besoin de quelques semaines de repos à la montagne pour se remettre en forme. Il s'en alla en Suisse, d'où il ne revint que vers la mi-octobre. En effet, le pauvre, il en avait vraiment besoin, car, depuis quelques temps, il était soucieux et avait maigri. Mademoiselle Rogorini et moi, nous ignorions le vrai souci qui l'affligeait. Nous ne le sûmes qu'après.

Entretemps, dans la nouvelle maison, nous étions toutes affairées à organiser la rentrée des classes, le patronage, le réfectoire, les dortoirs pour les pensionnaires. Nous attendions aussi avec inquiétude, d'un jour à l'autre, l'autorisation de notre nouvelle école. Le 7 septembre de cette même année 1839 Monsieur Rotondi, le médecin de la Municipalité de Milan, vint chez nous et demanda de parler avec moi. Je me présentai devant lui avec Mademoiselle Rogorini. Nous l'accueillîmes. « Êtes-vous Madame Marina Videmari », me demanda-t-il ? Je répondis : « À votre service ». « Je vous croyais au lit, mourante, à cause d'une bronchite ». Je ripostai : « Je suis tombée malade il y a quelques jours, avec un sévère mal à la gorge, mais je n'ai jamais eu de bronchite ; maintenant je me porte très bien ». « Est-ce que vous êtes une certaine Mademoiselle Videmari, la meilleure amie d'une de mes parentes, une certaine Mademoiselle Valaperta, morte il y a quelques années ? » « Oui, exactement ! » « Je suis très heureux de pouvoir vous aider », ajouta Monsieur le Docteur. « Sachez qu'ici à Cernusco, une personne qui vous est hostile a envoyé au gouverneur de Milan un rapport, relatant que vous êtes une personne malade et dangereuse, car vous voulez ouvrir un pensionnat et diriger un Collège ». Je restai sans mots dire ; il me réconforta : « Ne vous inquiétez pas, me dit-il – c'est moi qui suis chargé d'examiner ce lieu et de me renseigner au sujet de votre état de santé. Je ferai une sérieuse attestation et en votre faveur ; peut-être, à la fin du mois viendrai-je moi-même vous apporter l'autorisation que vous souhaitez ; et qui sait ? Je vais peut-être vous emmener une de mes nièces restée orpheline, pour qu'elle soit éduquée et instruite chez vous ! »

Avant la fête des Anges Gardiens, auxquels j'avais tellement recommandé cette cause, Monsieur le Docteur Rotondi vint avec l'attestation tant désirée ; il était accompagné de sa petite nièce et de sa femme,

Madame Giuditta. Que de gratitude envers cet homme bienveillant ! Je bénis le Seigneur de tout mon cœur. Avant que Monsieur le Docteur Rotondi ne me quitte, je le priai de me révéler, s'il le pouvait, le nom de celui qui avait fait ce malheureux rapport. Il répondit : « Oui, il vaut mieux que vous le sachiez ...C'est l'abbé Pancrazio !... Que voulez-vous ? Il n'est pas méchant, le pauvre ; il dérange l'œuvre de l'abbé Biraghi de crainte qu'il participe au concours pour être nommé Curé à Cernusco ». Quel serrement au cœur ! Mes doutes, devinrent certitude ; en plus, il était notre actuel confesseur. Quelle supercherie ! Je redoublais ma prière, en gardant tout cela secrètement dans mon cœur.

L'abbé Luigi fut de retour de Suisse, vers le soir de ce même jour. Sa santé allait beaucoup mieux, mais son esprit était accablé ; je ne voyais pas sa joie pour l'approbation que nous avions obtenue ; il ne paraissait non plus heureux pour le nombre grandissant des pensionnaires. Il ne nous demanda pas de lui fournir les détails que tant l'avaient intéressé auparavant. Il me dit seulement : « Demain M. le Curé de Saint-Eustorge viendra chez vous avec son frère, M. le Curé de Zibido et deux dames. Elles ont l'intention de fonder un Institut d'Ursulines, à Milan. Je leur ai proposé d'acquérir celui que j'ai érigé. De telle façon, au lieu de deux Instituts on en fera un seul et votre avenir sera mieux assuré ». Et nous lui demandions en le pressant vivement : « Qu'est-ce que nous allons devenir ? » « Vous vous unirez à ces sœurs » et, pendant que nous disions cela, il s'en alla d'un air paisible. La bonne Mademoiselle Rogorini et moi-même restâmes bouche bée et allâmes aussitôt à la chapelle nous lamenter et pleurer d'angoisse ; ensuite, une fois sorties, nous nous mettions toutes les deux à faire des suppositions et des projets pour notre avenir, dont l'horizon nous paraissait tant incertain et obscur, sombre comme la nuit qui allait tomber.

Nous allâmes nous coucher, mais quelle nuit ! À quatre heures du matin nous nous levâmes ! Nous demandons que l'Abbé Pietro Galli vienne tout de suite nous voir. Celui-ci était un excellent jeune prêtre, disciple du Directeur Biraghi, catéchiste et confesseur de nos élèves, très intéressé à notre tâche si difficile et il avait beaucoup d'estime pour notre vénéré Supérieur. Nous lui racontâmes ce qui s'était passé le soir précédent : embarras, incertitude, découragement. Et lui pour toute réponse : « Restez calmes ; ceux-ci ne sont pas des péchés. Du calme ! Du calme ! Il faut prier pour obtenir la lumière de Dieu ; je vais tout de suite à Sainte-Marie célébrer la Messe à l'Esprit Saint. Laissez le faire ; il dissipera le brouillard de l'horizon et fera resplendir le soleil plus lumineux qu'auparavant ».

Le ciel était encore tout parsemé d'étoiles ; la sainte Messe allait se terminer et voici un petit nuage suivi d'un tas de nuages avec des éclairs et des tonnerres, puis une eau torrentielle qui dura presque trois jours. Clair horizon et soleil resplendissant ... tu parles ! Nous ne vîmes plus, ni le directeur Biraghi, ni son disciple M. Galli. Après le mauvais temps l'Abbé Pietro vint nous voir : « Alors? Qu'en pensez-vous ? Ma Messe n'a-t-elle pas fait des prodiges ? Pas mal ce soleil qui fit pleuvoir à verse ! » « Ô gens de peu de foi » dit-il, puis, secouant la tête, alla tout droit donner son cour de catéchèse. Enfin, voici arriver aussi notre Supérieur M. Biraghi, moins abattu et assez encouragé. En souriant il nous dit : « Que s'est-il passé? » « De l'eau à verse ! » et lui : « Pour les champs, mais pour mon esprit une lumière d'en haut qui a balayé tous mes doutes ... venez, assoyez-vous mes filles, et parlons-en. J'ai acheté le terrain à mon nom, je me suis chargé de toutes les dépenses de la construction. Supposez, maintenant que vous allez mourir et que Mademoiselle Rogorini s'en aille. Que se passerait-il ? Je me réjouissais déjà de la venue de ces deux jeunes aisées, mûres, qui devaient venir demeurer à Cernusco et qui étaient sous ma direction spirituelle, mais avec leur "*Demain*"... "*Demain*" ... elles n'ont jamais pris une décision ».¹ Et nous d'une seule voix : « Mais pourquoi y a-t-il besoin de tout cet argent ? Nous avons pu vivre l'année dernière, nous allons vivre encore mieux l'année qui va venir ! Le nombre du personnel a grandi, ainsi que le nombre des pensionnaires. Avec mes biens, ceux de Mademoiselle Rogorini, Mademoiselle Capelli et Mademoiselle Beretta, avec leurs dots nous pourrions vous rembourser des frais de la construction »²; sur quoi, l'abbé Luigi : « Mes pauvres filles ! Vous pensez et raisonnez selon votre élan de jeunesse, mais on me fait comprendre qu'il faut former un patrimoine sur lequel compter un profit annuel ». Et nous ... « Alors de cette façon on ne plus rien faire en ce monde » ; et toutes les deux, Mlle Rogorini et moi à lui peindre en rose l'avenir dont nous rêvions, de manière qu'il allait prendre courage, se réjouissant et presque se rassurant. Puis il devint encore triste. Il parlait de ses peines, c'est-à-dire, qu'il avait su que l'Abbé Pancrazio avait fait obstacle à mon autorisation d'ouvrir une école et avait mis des empêchements au permis de célébrer dans notre chapelle ; à cela s'ajoutaient les malheureuses informations de bigotisme parvenues au Cardinal Gaisruck, de manière qu'il n'aurait pas permis de gar-

¹ En effet, une fois responsables de leurs vies, elles se marièrent, à l'âge de quarante ans et plus.

² Par la suite tout fut acquitté.

der le Très Saint Sacrement chez nous, jusqu'à ce que notre famille religieuse n'atteignît cinquante membres, et ainsi de suite : une jérémiade de doutes et de plaintes. Bref : l'abbé Luigi redevint l'homme accablé et profondément triste d'auparavant. Et nous de lui riposter par des encouragements, à lui suggérer des solutions, à lui rappeler la confiance en ce Dieu qui nous avait tant assistées jusqu'alors, de manière si prodigieuse ... Juste en ces jours-là, à donner valeur à nos pauvres discours, le Seigneur envoya le Révérend Père Gadda nous donner une retraite spirituelle. Il nous apportait aussi le permis de célébrer dans notre chapelle. Un vrai rayon de lumière au milieu de ces ténèbres ! Ce saint homme, ami intime de M. le Directeur Biraghi, l'encouragea, le stimula dans cette entreprise, l'engagea à tenir bon, de manière que l'abbé Luigi n'eut plus de doutes et il nous redevint calme et le visage serein.

Le moment était favorable pour lui exprimer notre ardent désir, notre exigence pour les jeunes aspirantes. Il fallait un peu d'instruction. À Carugate, un petit village voisin, habitait un certain prêtre— l'Abbé Clemente Baroni — déjà célèbre Professeur de lettres à Milan. Je demandai, donc, au Directeur Biraghi la permission de l'engager pour nous. D'abord, l'abbé Luigi hésita, non pas à cause de l'âge déjà mûr de ce prêtre profondément pieux, mais plutôt pour l'opinion qu'on avait de lui en tant que prêtre aux idées politiques un peu libérales. Après avoir demandé conseil à l'excellent Père Gadda, avoir réfléchi sur le besoin d'instruction que les temps exigeaient et avoir jugé qu'un si excellent professeur donnerait un bon commencement à l'orientation de nos études, il finit pour me l'accorder. La fête de la Saint Charles arriva. L'abbé Luigi se rendit à son Séminaire à Milan, alors que chez nous rentraient 40 élèves. Les premiers jours de décembre je me rendis avec nos élèves, avec Mlle Rogorini, Mlle Capelli et d'autres chez le Professeur Baroni, à Carugate. Celui-ci tout d'abord nous accueillit avec un certain soupçon en nous regardant à la dérobée et en pensant que nous étions des sanfédistes ; toutefois, je le connaissais depuis quelques années : il fut mon professeur, de même qu'il fut professeur de mon frère. Je lui exprimai notre intention et le besoin de son œuvre précieuse. Il hésita encore à accepter, mais sa belle-sœur et sa nièce, qui vivaient avec lui et qui étaient mes amies, l'encouragèrent et il accueillit nos désirs en nous promettant de nous rendre visite. Il vint chez nous en janvier 1840 et continua à venir deux fois par semaine pendant 30 ans et plus ; Dieu sait tout le bien qu'il nous fit ce brave homme ! Il avait pris à cœur notre cause et il se donnait de la peine pour nous communiquer son savoir, son ardent amour pour la vérité, la beauté littéraire ; il était si attaché à ses

Marcellines, comme il nous appelait, que quand il mourut nous laissa son très beau et important recueil de plus de 2000 photographies, dites images stéréoscopiques, de toutes les parties du monde, monument à sa chère mémoire et don précieux pour l'Institut des Marcellines. Paix et gloire à son âme si belle !

Le jour de la Saint Etienne l'abbé Biraghi vint à Cernusco, tout heureux et rayonnant d'avoir obtenu par le cardinal Gaisruck la permission de garder chez nous le Très Saint Sacrement. Notre joie fut au comble. Au printemps de l'année 1840 d'autres jeunes s'unirent à nous. Mlle Paola Mazzucconi de Lecco, Mlle Luigia Monfrini de Milan, avec deux jeunes ménagères expertes en cuisine. En août Mlle Maria Balabio avec une licence d'institutrice. Maintenant il ne restait qu'une dure épine dans l'âme de M. le Directeur Biraghi. Il craignait que l'Abbé Pancrazio, devenant curé à Cernusco, ne puisse perturber notre demeure en ce village. Et nous de nouveau à balayer les nuages dans l'esprit de ce saint homme. Encore une fois Dieu vint à notre secours.

On était au mois de mai, une des plus belles journées de ce mois. Soudainement les cloches du village commencèrent à sonner à toute volée, nous annonçant quelque chose d'extraordinaire.

Vraiment surprenant ! Le Cardinal Archevêque Mgr Gaisruck, accompagné des prêtres de la ville, vient nous rendre visite au Collège et nous réjouir par sa présence. Il vient nous encourager par ses saintes et bienveillantes exhortations.

En peu de temps nous voici toutes, religieuses et élèves, alignées en bon ordre. Nous accueillîmes l'Archevêque comme l'Ange du réconfort. Il resta avec nous plus d'une heure, puis, après nous avoir donné sa bénédiction, il repartit nous promettant son soutien personnel. Qui peut décrire la joie et l'émotion que nous toutes ressentîmes après cette visite, une véritable oasis dans le désert ! Tout de suite j'écrivis cette joyeuse nouvelle à M. le Directeur Biraghi.

Quelque temps après il en arriva une autre aussi heureuse et réconfortante. Le comte, Giacomo Mellerio, de vénérée mémoire, notamment catholique, solidement pieux, organisateur de toute bonne œuvre, sous conseil de M. Luigi Moretti, frère de l'Abbé Giuseppe Moretti, se rendit à Cernusco et visita l'établissement ; il voulut connaître dans les détails tout ce qui nous concernait. Il reçut donc un accueil chaleureux des Marcellines. L'attention que cet illustre et saint homme nous montra et qu'il eut toujours pour nous, restera un souvenir perpétuel pour l'Institut des Marcellines.

VII

MOTIVATION – ACHAT

FONDATION DE LA MAISON

DE VIMERCATE

Aux vacances d'automne 1840, le bilan des recettes et des dépenses se confirma satisfaisant. Mlle Rogorini, mon assistante, et Mlle Capelli décidèrent de reprendre leurs études, afin de passer l'examen de licence ; elles le passèrent avec succès en septembre, de manière qu'avec un plus grand nombre des licences, nous acquîmes sérénité à la maison et confiance de la part des gens. L'excellent Abbé Luigi Speroni nous tint une Retraite en octobre de cette même année. Souvent il me disait : « Vous avez vu ! J'ai été vraiment un prophète ». Et il se réjouissait dans le Seigneur du bon démarrage de notre Maison. Je voyais M. le Directeur, l'abbé Luigi, plus réconforté et tranquille, car nous commençons l'année d'un esprit plus rassuré. Le jour de la rentrée des élèves arriva, elles étaient 50 ; notre maison était déjà trop petite pour ce nombre.

Toutes occupées par le travail de notre école, les jours se déroulaient dans le bonheur ; notre petit bateau naviguait maintenant dans le calme. La bonne réputation acquise et l'orientation de notre méthode éducative, si bénie de Dieu, attira d'autres bonnes jeunes enseignantes et ouvrières dans notre havre de paix. En 1841 Mlle Marcionni Emilia, Mlle De Ry Teresa, Mlle Valentini Teresa, Mlle Domenichetti Antonia et une autre fille pour la buanderie, augmentèrent notre nombre. Mlle Antonia Gerosa, Mlle Teresa Porro et d'autres encore s'unirent à nous. Bref, notre famille grandissait de manière extraordinaire et nous, toutes ensemble, reconnaissantes rendions actions de grâces à Dieu, donateur de tout bien.

Monsieur le directeur Biraghi raconta tout cela à l'illustre et excellent comte Mellerio, sans cacher, pourtant, sa peine secrète : la nomination du curé de Cernusco. Monsieur le comte, généreux et clairvoyant lui dit : « Pour vous rasséréner, je vais vous suggérer le chemin à suivre ; vous allez acheter le magnifique bâtiment, autrefois couvent des Ursulines, qui est en vente à Vimercate. Ça fait tellement mal de le voir entre les mains des laïcs ! Si on nomme un curé bienveillant à votre égard, vous pourrez essaimer et faire deux ruches ; si le curé se montre contre vous, vous saurez où planter vos tentes. Cet achat peut être effectué avec 40.000 livres ». « Mais, où les trouver en ce moment ? » « Monsieur Biraghi, vous l'achèterez et moi, je vous donnerai l'argent aux conditions suivantes : avec 16 mille livres, j'offrirai deux places gratuites à deux jeunes filles, dont le choix reviendra à moi tant que je vis ; plus tard, ce choix reviendra à la Supérieure locale. 4000 lire, je les donnerai en dot à la jeune postulante Antonia Gerosa, fille d'un de mes anciens agents ; le reste, vous me le rendrez petit à petit, au fur et à mesure de vos possibilités. Parlez-en à vos religieuses Marcellines et donnez-moi une réponse le plus vite possible ». M. le directeur Biraghi vint à Cernusco et nous exposa cette proposition ; après en avoir discuté et prié, nous décidâmes d'accepter cette offre avantageuse et, en juin 1841 nous fîmes cette bonne acquisition.

Au mois de juillet on nomma curé de Cernusco l'Abbé Luigi Bennati, un homme vraiment pieux, zélé et sincèrement dévoué à notre cause. L'abbé Pancrazio, admis lui aussi au concours, fut destiné à être curé à Senago. Ainsi, se terminèrent-elles toutes nos peines et nos inquiétudes pour cette maison. Bien sûr, il nous en devait arriver d'autres, car il n'y a pas de rose sans épines, mais notre esprit était beaucoup plus détendu et confiant à cause de ce saint homme qu'on avait élu curé à Cernusco.

Dès lors, nos projets et nos soucis consistaient à réunir des choses et des personnes pour la nouvelle maison de Vimercate. Avec M. le Directeur on discutait sur quelle supérieure laisser à Cernusco et laquelle envoyer à Vimercate. À M. Baroni semblait qu'une certaine sœur convenait bien pour le nouveau collège. Par contre, à mon avis et selon l'avis des Mlles Rogorini et Capelli celle-là n'était pas à la hauteur, comme les années suivantes l'ont bien démontré. L'abbé Luigi décida définitivement de demander l'autorisation scolaire pour Mlle Rogorini et de m'envoyer dans la nouvelle école, à Vimercate. Cependant, étant donné le jeune âge de Mlle Rogorini, je jugeai nécessaire de mettre à ses côtés

deux jeunes réfléchies : Mlle Maria Beretta et Mlle Morganti. Cette dernière, selon l'abbé Luigi, semblait convenir, parce qu'elle était sérieuse et très sévère. Elle faisait partie des cuisinières, bien qu'elle n'allât jamais à la cuisine ; elle travaillait seulement dans l'atelier de couture.

Après quelques discussions, il trouva bon de la faire passer dans le groupe des Institutrices Assistantes. Ce fut une grave erreur de déplacer cette personne, une erreur qu'on ne doit certainement pas commettre une deuxième fois. Pour Mlle Morganti cette erreur fut fatale et pour l'Institut cause de gros soucis.

Après deux ans d'affairement, de vouloir faire et d'être incapable de réaliser quoi que ce soit, nous avons dû lui ouvrir la porte, car elle-même voulut s'en aller, se croyant appelée par Dieu à de grandes choses. Après être sortie de chez nous, elle erra ici et là dans quatre monastères et encore aujourd'hui, après quarante ans, la pauvre errante se présente chez nous et nous écrit en nous suppliant de la réadmettre, mais elle ne sera jamais exaucée, car, bien qu'elle soit bonne, elle a un esprit trop agité. Oh, Mme Teresa Bianchi l'avait bien compris mieux que moi et que nous toutes ! Quel malheur que de changer une personne d'une fonction ou d'un groupe !

Le 20 octobre 1841, Mlle Capelli, Mlle Valentini et moi-même avec six autres nous entrâmes dans la maison de Vimercate ; avec nous il y avait aussi notre serviteur Menico, qui, pendant quarante ans, fut à notre service : un vrai gentilhomme fidèle et chrétien catholique. Là-bas nous fûmes accueillies comme une bénédiction du ciel par ces bonnes gens et par le clergé. Au cours de la première année de nouvelles luttes et privations et un travail inlassable. Les élèves étaient 60. Trente venaient de Cernusco et les autres trente nouvelles venaient de la ville et des environs. Avec la grâce de Dieu, tout marchait bien. La maison de Cernusco avec ses quarante élèves, ne laissait rien à désirer, de sorte que les deux écoles marchaient sur un même pied d'égalité et s'entraidaient dans l'amour du Christ. En 1842, d'autres jeunes femmes se joignirent à nous ; je serais trop prolixe pour les nommer une à une ; toutes des jeunes de bonne volonté et de grands talents.

L'excellent Directeur, Monsieur Biraghi, leur rendait visite de temps en temps, les encourageait avec des paroles et des écrits ; ce saint homme semblait rajeunir grâce au progrès que le Seigneur Dieu accordait à notre Institut. Les quatre cent lettres et plus que vous trouverez dans les archives en témoignent. Le vaillant professeur Baroni venait chaque semaine donner régulièrement un cours de littérature aux sœurs et faire

des expérimentations avec les élèves, ce qui donnait une vigueur accrue à la vie de cet excellent vieillard.

À Vimercate, on n'eut pas de peine à obtenir les concessions ecclésiastiques de la Sainte Messe et du Très Saint Sacrement chez nous. Il existait déjà une église interne et une externe et tout avait déjà été réglé avec la Curie. L'excellent prévôt M. Mariani, le très pieux chanoine M. Panighetti et les trois coadjuteurs, qui dirigeaient la paroisse, nous aidaient dans nos besoins ; jamais de désaccord, ni aucune sorte d'obstacles. Nous donnions une aide au patronage des filles, nous expliquions la doctrine chrétienne et nous offrions une école gratuite pour les filles pauvres. Tout allait de mieux en mieux, d'un commun accord, de manière qu'en 1843 cette maison comptait cent trente élèves et un nombre suffisant d'enseignantes, d'assistantes et de cuisinières.

VIII

AIDES - DE DURES ÉPREUVES DANS L'ACCOMPLISSEMENT DE NOTRE ENSEIGNEMENT DES RÉSULTATS CONSOLANTS

Mes parents venaient me rendre visite deux fois par an ; tantôt ils m'amenaient mes quatre jeunes sœurs encore à la maison, tantôt mes frères. Quelle consolation pour eux de me voir si heureuse dans mon nouvel état de vie ! Mes sœurs en étaient charmées ; elles voulaient toutes suivre ma vocation et trois d'entre elles devinrent Marcellines. Mes vieux parents ne s'y opposèrent plus ! ... sereins, résignés, ils bénissaient Dieu ! ...

En 1844 entrèrent chez nous Mlle Scapellini, Mlle Maria Viganò, ainsi que trois autres bonnes jeunes ouvrières qui facilitèrent grandement l'accomplissement des différentes tâches ménagères. Ensuite une certaine Mlle Arbizzoni de Monza, déjà un peu âgée et de santé fragile qui, depuis des années, souhaitait entrer chez nous. Les premières furent une aide précieuse pour notre travail, alors que cette dernière le fut par sa dot, suffisante pour avoir de quoi vivre et ne pas être à la charge de l'Institut.

La même année, il fallut ajouter une aile à côté des deux bâtiments principaux de la Maison Sainte-Marcelline, à Cernusco, parce que le nombre des pensionnaires avait augmenté. À Vimercate, les élèves étaient cent trente-six, donc, on avait un grand besoin d'enseignantes et d'ouvrières.

Mais dans ce progrès si rapide, qui aurait pu imaginer les grandes difficultés, les peines continuelles, les dures épreuves qu'il nous fallut assumer pour former les jeunes novices au savoir, aux vertus, à notre genre de vie laborieuse ? Une vie tellement pauvre et apostolique que nous n'avions même pas une cellule pour dormir ou nous retirer. Ce fut à cause

de cela que plusieurs de celles qui étaient entrées nombreuses chez nous, ne restèrent que quatre ou cinq mois. Que faire ? Nous ne pouvions pas, ni nous devions changer nos quelques règles de vie, si sérieuses et si bénies de Dieu dès les débuts. Le Père Gadda, l'excellent abbé Speroni, le bon Père Leonardi, le théologien Borani m'encourageaient tous à rester ferme dans le genre de vie entrepris, à être strictement fidèles à nos règles et libres de renvoyer celle qui n'avait pas envie de s'y adapter. Et comme je bénis toujours Dieu pour une telle conduite !

La bonne réputation que l'Institut allait de plus en plus avoir nous consolait, ainsi que l'affluence des élèves ; mais les enfants étaient tellement gâtées par les trop doux mœurs des temps et par la condescendance excessive des parents, qu'il nous fallut une grande ingéniosité – Dieu le sait bien - pour les y désaccoutumer. Parfois elles avaient des tempéraments très difficiles, si bien que personne ne savait comment les corriger et les améliorer. Des mères, des mamans et des parents jamais contents. Alors, nous doublions nos attentions envers elles pour que celles-ci s'attachent à nous, de manière qu'elles-mêmes plaident notre cause auprès de leurs parents.

En 1845 la rumeur de la bonne réussite de nos anciennes élèves commençait à se répandre un peu partout. Elles étaient devenues d'excellentes jeunes filles - la consolation de leurs familles -, d'excellentes épouses et certaines d'entre elles de bonnes religieuses. Quel encouragement pour moi et pour toutes les Marcellines ! Chez nous, certes, on ne poussait pas les élèves vers la vie religieuse, encore moins cherchait-on à faire du prosélytisme en faveur de notre Institut, mais si une fille demandait à entrer dans notre Communauté, cela était pour nous cause de grande joie !

La première de ce groupe choisi fut la cousine de notre vénéré Supérieur, Giuseppina Biraghi, puis Emilia Simonini, Carolina Gonin, Teresa Sebregondi et par la suite, au cours des années, les autres mentionnées ci-dessous :

Sala Marianna	Pessina Margherita
Penati Emilia	Locateli Giovanna
Locatelli Caterina	Casati Virginia
Manzoni Teresa	Garstin Emilia
Frigerio Giuseppa	Sangiorgio Luigia
Rossi Virginia	Videmari Marina - nièce
Bezzera Guglielmina	Perego Teresa
Maldifassi Luigia	Bertoloni Giulia
Faruffini Giulia	Antoniani Elisa

Sala Genoveffa	Videmari Anton. - nièce
Morandi Francesca	Varenna Elisa
Giselda Margherita	Gagnola Francesca
Pirota Luigia	Videmari Luigia - nièce.
Varenna Rosa	Bussola Erminia
Garbagnati Evelina	Colli Annetta
Consonni Angela	Rossi Adele
Velini Iginia	Sozzi Giuseppina
Klüzer Annetta	Trincherio Caterina

Toutes ces jeunes entrèrent chez nous entre 1844 et 1885 et encore de nos jours j'ai, au noviciat, huit de nos anciennes élèves, toutes de bonnes personnes.

Accame Adele	Rossignoli Alix
Ferrari Savina	Galbiati Giovanna
Ferri Giuseppina	Bonora Rosa
Coulomb Alix	Mauri Teresa ³

Toutes celles que j'ai nommées ont été nos élèves bien aimées, je pourrais presque dire filles de notre Congrégation. Formées et entraînées à la vie apostolique par de telles mères spirituelles, elles ont toutes absorbé l'esprit de l'Institut ; elles ont puisé la pureté, l'intelligence, je dirais aussi l'élan, qui est le trait caractéristique des Marcellines. Qu'elles soient lombardes, ligures, françaises ou anglaises, je les vois toutes d'un même esprit comme l'uniforme qu'elles portent. Oh, voilà la plus précieuse, la plus douce, la plus heureuse compensation aux durs efforts soutenus par la vieille Mère et ses premières compagnes, ses vaillantes collaboratrices ! Qui aurait espéré une journée aussi claire et sereine, après tant d'aubes incertaines et douteuses ? ... et c'est comme une lumière bienfaisante qui rayonne et réjouit le crépuscule du soir de mon existence désormais longue et épuisée ! Que le Seigneur Dieu veuille bien continuer à bénir les futures supérieures des Marcellines ! Bien plus, qu'Il veuille leur accorder en surabondance ses dons, son aide et toutes ses grâces.

³Nous savons que 50 de nos anciennes élèves se sont consacrées à Dieu dans de différents Instituts Religieux, Salésiennes, Augustines, religieuses du Saint Sacrement, sœurs de la Charité et même missionnaires en Chine comme ce fut le cas pour une certaine Mlle Scatti.

IX

ARDENT DÉSIR POUR L'APPROBATION ECCLESIASTIQUE DÉMARCHES – FÂCHEUX CONTRETEMPS POLITIQUES

Après la Sainte Retraite en 1846, le bon prêtre Moretti et Monsieur le directeur Biraghi demeurèrent avec nous encore pendant quelques jours ; tous les deux, pendant le cours de littérature tenu par Monsieur Baroni, nous félicitèrent pour avoir satisfait aux engagements de la construction sans faire de dettes, ainsi que pour la si rapide croissance de l'Institut. Mlle Rogorini, Mlle Capelli et deux autres présentes à la leçon, ainsi que moi-même baissions nos yeux en rougissant de pudeur, puis : « Oui, tout va bien - dis-je - mais il nous manque quelque chose que jusqu'à présent nous n'avons pas pu obtenir ». Ces Révérends connaissaient notre désir : une approbation diocésaine régulière de notre Sodalité ; l'abbé Biraghi riposta : « Qu'est-ce que cela peut vous importer ? Ne pouvez-vous pas continuer comme ça ? Croyez-moi ; votre avenir sera moins dangereux ». « Oui, ajoutai-je, mais nous sommes comme un petit chien sans un collier portant gravé le nom du maître ; et puis nous sommes venues ici pour être des religieuses reconnues comme telles ». L'abbé Luigi devint sérieux, M. Moretti en rit et M. Baroni commença à plaider ma cause, montrant clairement à quel point mon idée était juste. En fait, beaucoup disaient : « Qui sont les Marcellines ? Elles ne sont pas des religieuses, parce qu'elles ne sont pas approuvées ; ni des laïques consacrées parce qu'elles vivent comme des religieuses ». D'autres gens disaient : « Les Marcellines font du bien, c'est vrai, mais cela durera aussi longtemps que l'abbé Biraghi vivra » ; chacun, donc, était autorisé à nous considérer et à nous juger selon son bon plaisir. Nous avons fini par nous recommander à l'abbé Moretti pour qu'il plaide notre cause auprès de notre Supérieur.

L'hiver arriva ; monsieur le directeur Biraghi fit ses deux visites habituelles, en amenant un nouveau prêtre, pieux, certes, mais trop entreprenant ; c'était le factotum, pour ainsi dire, de la Curie de Milan. Il s'efforça de persuader le Père Luigi qu'il fallait me convaincre à nous unir aux Filles du Sacré-Cœur instituées par Sœur Eustochio Verzeri, et à cette fin, il exagérait les difficultés d'approbation d'un Ordre de Religieuses, à cause de l'impôt foncier et mille autres prétextes vétilleux. Dès qu'ils nous quittaient nous commençons à discuter les propositions qu'ils nous avaient faites, mais toujours absolument décidées de donner une réponse négative.

Changer d'Ordre - comme dit-on - nous paraissait trop honteux. Au printemps suivant, M. le Directeur Biraghi revint chez nous avec l'abbé Prada ; ensuite arriva une voiture avec la marquise Del Carretto qui nous amenait la Supérieure Générale des Filles du Sacré-Cœur - Mère Verzeri - avec sœur Grassi, actuelle supérieure de ce monastère. Cette sainte religieuse venait elle-même nous y inviter. Nous les avons accueillies avec une sainte estime, mais jamais nous n'avons prononcé des paroles flatteuses, bien qu'elles aient essayé d'avoir notre consentement. Nous avons déjeuné ensemble, puis le soir, elles sont parties. Au bout d'un mois, Mlle Rogorini, Mlle Capelli et moi-même, nous leur avons rendu visite à leur domicile, à Brescia, mais sans entrer dans des engagements, ni dans des négociations de toutes sortes.

L'abbé Prada avait l'intention de construire un édifice imposant pour ces religieuses à Arluno; il chérissait cette congrégation à la folie; une de ses sœurs - Teresa - jadis notre élève, devait y entrer comme Fondatrice; pour cette raison il voulait nous unir à cette congrégation en disant : « La piété des Filles du Sacré-Cœur, unie à la bonne réputation et à l'activité des Marcellines, fera beaucoup de bien au diocèse ». À cette fin, l'abbé Giuseppe Prada insistait beaucoup auprès de notre Supérieur, ce qui le rendait toujours douteux et craintif au sujet des démarches à faire pour l'approbation de notre reconnaissance en tant que religieuses Marcellines. Par conséquent, encore des peines et des inquiétudes; nous étions, donc, découragées et c'est ainsi que le généreux Comte Mellerio, venu comme d'habitude nous rendre visite, nous trouva à la veille de la Sainte Marcelline. Il venait de rentrer de Recoaro ; maigre, tout affaibli par l'occlusion du foie. « Voyez-vous, Madame la Supérieure ? - me dit-il - Je suis maintenant comme un meuble à placer dans le grenier ». « Que dites-vous, Monsieur le Comte ? Nous prierons et vous guérirez ». Et il répondit : « Oui, priez pour que la volonté de Dieu s'accomplisse en moi ... mais en attendant, dites : n'avez-vous pas besoin de moi ? La fiole

de ma vie s'épuise ! ... si vous désirez quelque chose, parlez ». Sur ce je dis : « J'aurais un désir, un grand désir. ». « Dites-moi ». « M. le Comte, vous savez que nous souhaitons ardemment l'approbation ecclésiastique et gouvernementale de notre Institut. À ce sujet je me suis renseignée : il ne suffit pas d'avoir des Maisons, du personnel, de la volonté, une bonne réputation ; il faut que 12 d'entre nous aient un revenu assuré de 300 lires par an ; cela est exigé par le gouvernement comme garantie ». « C'est tout ce qu'il vous faut ? J'irai chez moi à Gernetto, et demain vous serez satisfaites. Priez, mes bonnes Marcellines, pour que mon trépas soit celui du juste ». Et il s'en alla. Le lendemain, jour de notre fête, l'abbé Luigi vint célébrer une Messe avec son ami d'enfance, l'abbé Giovanni Maria Rossi, et voilà vers midi un messenger de Monsieur le Comte Giacomo Mellerio. Il portait à Monsieur le Directeur, l'abbé Luigi Biraghi, une lettre de patronage légal qui mentionnait et assignait dans son testament 6000 lires autrichiennes par an aux Marcellines de Cernusco et Vimercate lorsqu'elles seraient érigées en institut religieux ; une allocation qu'il garantissait avec ses revenus fonciers et, si la Sodalité était supprimée pour une quelconque éventualité future l'héritage susmentionné passerait à la Congrégation de la Charité de Milan.

C'est ce que le Comte fit avec générosité et de grand cœur, d'autant plus que je lui avais remboursé complètement ce qu'il m'avait prêté pour l'achat de Vimercate. M. le Supérieur, le visage serein, solennel et plus radieux que d'habitude, nous lit la lettre. Nous étions au comble de la joie ! ... Le grave obstacle financier avait été surmonté, et nous doublions nos supplications pour atteindre l'objectif souhaité. « Oh comme le Seigneur est bon ! » disions-nous ; non pas grâce à notre ingéniosité, mais grâce à Dieu qui nous envoie, de temps en temps, des hommes saints pour seconder son œuvre !

À la fin de l'année scolaire, les examens étant terminés, les élèves rentrèrent dans leurs familles. Sous la direction de Monsieur Biraghi, on préparait tout le matériel nécessaire : la Règle, les programmes, la liste des différentes classes, les licences, les certificats, les lettres de félicitations reçues, et tout ce qui était exigé par la Curie archiépiscopale de Milan et par les Autorités scolaires et civiles, afin de présenter une pétition à Sa Majesté l'empereur d'Autriche François Joseph I^{er}, alors régnant. Le jour de la Saint Charles 1847, après avoir rendu visite au Gouverneur, au Juge Impérial Délégué Scolaire, nous passâmes à la Délégation et nos papiers furent présentés au chef du Bureau, M. le Délégué Belati. L'archevêque de Milan, Bartolomé des Comtes Romilli, qui nous avait déjà rendu visite à Vimercate et qui nous avait confié sa petite-nièce comme

élève, se montra si bienveillant envers nous, que nous étions sûres d'avoir son soutien.

L'année scolaire débuta et nous intensifiions nos prières et doublions nos efforts pour que le Seigneur puisse exaucer nos vœux en vue de cette approbation tant souhaitée. Ce même hiver on me conseilla de rendre visite aux autorités, afin de faire avancer nos démarches et pour que nos papiers ne s'arrêtent pas trop longtemps dans les bureaux. Je m'y rendis avec Mlle Capelli, et après m'être présentée à M. Belati : « N'avez-vous pas lu le journal d'hier ? » Me dit-il « N'êtes-vous pas au courant de la révolution en France ? Louis-Philippe est tombé, une république parfaite et je crains aussi quelques revers en Lombardie ... priez, mes bonnes sœurs ! Pour le moment, je suspends l'envoi de vos papiers à Vienne en attendant un horizon moins sombre », et l'obscurité devint plus profonde ... En mars les cinq journées de 1848, ... puis l'expulsion des Autrichiens ... ensuite le Gouvernement provisoire italien, ... bref : M. Belati en avril m'apportait les papiers à Vimercate où demeuraient deux de ses sœurs : Mme Careno et Mme Balconi. Inutile de dire combien nous avons été étonnées et déçues, sans, pour autant, nous décourager de pouvoir atteindre, en des temps meilleurs, l'approbation soupirée.

X

CONTRARIÉTÉS – DE NOUVELLES DÉMARCHES POUR OBTENIR L'APPROBATION CIVILE ET ECCLÉSIASTIQUE HEUREUX ABOUTISSEMENT

L'année 1848 s'écoula aussi calmement que les temps le permettaient ; tout le monde était enthousiaste à cause de l'indépendance nationale tant attendue. En 1849, nos écoles furent plus florissantes que jamais et aucun malheur ne vint troubler nos havres de paix. À la fin juillet, ce ne fut plus ainsi : nous vécûmes des journées de véritables épreuves à cause du retour des Autrichiens. La nécessité de déménager pour plus de sécurité avait envahi tout le monde, à cause des barbaries et des massacres que l'on racontait au sujet des soldats autrichiens de retour du front ; une telle consternation nous envahit aussi. Les Marcellines de Cernusco fermèrent la maison et vinrent nous rejoindre à Vimercate, escortées par quatre paysans armés de toutes pièces. Là aussi on craignait l'arrivée d'un bataillon d'Autrichiens et mes jeunes sœurs étaient si agitées et effrayées que l'on commença à craindre pour leur santé. On me proposa un ancien château à Caraverio (haute Brianza). Aussitôt j'envoyai là une vingtaine de sœurs et même plus, avec deux de nos domestiques, afin de pourvoir à leurs provisions. Je suis restée à Vimercate avec d'autres sœurs un peu moins effrayées. Toute la bourgade devint déserte et notre Collège accueillit de nombreuses paysannes désespérées, venant des métairies avoisinantes avec leurs enfants dans les bras. Elles étaient persuadées que dans la Maison de Dieu elles n'auraient couru aucun danger. Oh quels jours d'inquiétude ! Quel exercice de charité ! Béni soit le Seigneur, car il n'y eut ni aucun effroi, ni aucun dommage. Vers la mi-août, les exilées revinrent de Caraverio et Mlle Rogorini avec ses sœurs rentra à Cernusco. Elles durent doubler d'efforts pour réorganiser le Collège, qui, laissé vacant, avait été assigné par la

municipalité à un régiment d'Autrichiens en route pour Milan. Tout le monde disait : « Il aurait mieux valu rester chacun à sa place ! » Les élèves avaient été confiées à leurs parents depuis la mi-juillet, mais pour la Saint Charles, elles revinrent et, toutes, elles avaient leur histoire à raconter. En peu de temps, le cours de nos collèges reprit avec le rythme des dernières années.

L'année 1850 a été une année de grande détresse pour notre directeur M. Biraghi. À cause de son grand cœur de Père, tendre et affectueux, de son caractère franc et loyal, de son autorité qui lui venait du fait d'avoir éduqué et formé tant de jeunes séminaristes, il se mit à protéger et à défendre le saint et vieux chanoine Panighetti de Vimercate, de certaines brimades qui lui venaient d'un assistant. Il corrigea doucement celui-ci plusieurs fois, l'avertit sérieusement, et en voyant qu'il n'obtenait rien, il l'expulsa de la maison que nous lui avions louée, et cela à notre insu. M. Biraghi agissait en conscience et de plein droit, mais cet assistant, qui d'habitude se conduisait en maître avec le bon prévôt Mariani, était trop contrarié pour ne pas s'en plaindre. En peu de temps, il suscita auprès de ses nombreux sympathisants, surtout par l'intermédiaire d'une de ses servantes, certaines rumeurs concernant le Directeur Biraghi, à tel point que jamais auparavant nous n'avions eu de telles tribulations. Cet assistant disait que l'abbé Biraghi le persécutait, qu'il ne louerait jamais une autre maison ailleurs, car on voulait le chasser du village. Lorsque je sus cela, je louai pour lui une maison agréable et confortable. La Saint Michel arriva, mais cet assistant ne voulut pas y aménager et s'en alla habiter avec M. le Prévost. Ce ne fut, cependant, que pour quelques mois.

Informé de notre contrariété, l'affectueux archevêque Romilli, invita l'assistant à un concours, à la suite duquel il fut nommé curé d'un petit village, loin de Vimercate, et nous avons enfin pu vivre tranquilles. Au village on ne parla plus de ce différend ; les tribulations cessèrent et le soleil brilla plus que jamais clair et serein à l'horizon de l'Institut. Quel enseignement pour moi, pour nous toutes et pour celles qui viendront : il ne faut jamais se mêler, même pour une bonne cause, des ennuis des autres ! Il faut profiter du ministère des ministres de Dieu avec beaucoup de discrétion et de vénération ! Avec leurs sœurs et leurs domestiques, quelques mots et un comportement discret. J'ai toujours trouvé qu'une telle conduite était la meilleure façon de vivre en bon accord et en sainte amabilité avec tout le monde.

Vers 1851, les affaires politiques semblaient s'être apaisées et promettaient un peu de répit. Nous revînmes à notre intention : l'approbation religieuse de notre Institut. Le bon abbé Moretti, l'aimable Prof. Baroni et d'autres amis de l'Institut et du Père Luigi plaidaient notre cause. L'archevêque Romilli, qui connaissait notre ardent désir, dissipa lui-même les doutes de l'abbé Biraghi et le poussa à présenter de nouveau la pétition et la lettre de demande ; tout cela eut lieu à la fin de cette même année. La pieuse et gentille comtesse, Donna Francesca Nava de Milan, seconda mon désir et elle-même me présenta avec une de mes compagnes au Baron Pascottini, conseiller impérial, Délégué à la Préfecture de Milan, puis à M. le Délégué Villa. Elle fit tout ce qui était en son pouvoir auprès de ses nombreuses et hautes connaissances à Milan et à Vienne pour un heureux et satisfaisant résultat de notre requête.

Et nous, dans nos écoles, priions et supplions pour atteindre ce but. Au mois de mai, M. le Délégué Villa prévint son ami le comte Paolo Taverna que l'approbation tant attendue avait été accordée et signée par S. M. l'empereur d'Autriche le 7 du mois. Le Comte Taverna immédiatement communiqua l'heureuse nouvelle à son ami et tous les deux nous l'apportèrent à Vimercate. Joie, jubilation chez toutes les Marcellines ! Les louanges, les actions de grâce à Dieu retentirent dans nos deux Maisons. Les amis, les employés, même nos élèves qui ne comprenaient rien, se réjouirent avec nous. Quatorze années et plus de peines, d'inquiétude, d'angoisse et de longs désirs : tout cela, à présent, ne comptait plus rien ! On anticipa les examens des élèves et les vacances d'automne pour que les Marcellines puissent religieusement se disposer à cette sainte et solennelle célébration.

XI

PRÉPARATIFS — FÊTE RELIGIEUSE

REMISE DE LA RÈGLE

La cérémonie fut fixée au 13 septembre 1852. Le travail battait son plein dans notre famille ; quelques-unes parmi nous préparaient les vêtements requis, d'autres arrangeaient et nettoyaient l'établissement, d'autres encore prenaient les accords nécessaires pour rendre la fête sacrée recueillie et magnifique. Le bon M. Gargantini Piatti, le plus riche du village, nous offrit son palais pour le déjeuner de l'archevêque, du clergé et des invités – environ une quarantaine. M. le prévôt Mariani, si aimable envers notre Institut, nous offrit sa maison et l'église. M. le Directeur Biraghi en était ravi ; avec le Maître de Cérémonies, M. Germani et le Chancelier, Monseigneur Pontiggia, il écrivait le Rituel avec lequel la fonction religieuse devait se dérouler. Pendant ce temps, le Révérend Père Francesco Vandoni, barnabite et prévôt de Saint-Alexandre à Milan, nous tenait une semaine de Saints Exercices. Ceux-ci terminés, on fit venir vingt-quatre dames distinguées du village que nous avions déjà choisies et invitées pour être nos marraines. M. le cérémoniaire, arrivé exprès de Milan, nous donnait, à nous et aux dames, des instructions sur la manière dont nous devons nous présenter et sur le déroulement de la célébration. M. le décorateur Guerra⁴, depuis des jours, travaillait à orner toutes les arcades et la colonnade du quadrilatère du couvent, afin de le rendre un temple sacré. Nous avions aussi orné, à nos frais, le sanctuaire de Notre-Dame, à Vimercate. Un Maître de Chapelle distingué était là et avait choisi, pour l'occasion, de la Musique sacrée.

La veille, le son des cloches à toute volée nous donna le signal de l'arrivée du Pasteur suprême du diocèse.

⁴ On l'avait fit venir exprès de Milan.

Mgr Romilli avec son secrétaire Candiani et Monseigneur Pontiggia, le chancelier, vinrent chez nous au Collège et dînèrent dans notre hôtellerie avec M. le Prévot et le clergé ; les deux premiers y restèrent, alors que Monseigneur Pontiggia fut invité chez M. le Prévôt.

Tout était prêt, tout était bien préparé, personne ne manquait ; mais le temps était triste et une petite pluie fine et continue contrastait avec les appareils festifs et la joie de notre cœur.

C'est l'aube du 13 septembre ! Ce jour tant attendu ! Voici se présenter devant nous notre Vénéré Supérieur Biraghi avec son air joyeux et calme, nous saluant avec les vers de Torquato Tasso :

" Vous voyez, mes filles ! ...

Sans voile

le ciel veut contempler une œuvre si belle ! "

En effet ! Jamais une aube aussi limpide et sereine ! L'ami M. Baroni, qui l'avait précédé, en venant à sa rencontre s'écria : « Bravo, mon poète ! » « Moi aussi j'ai une poésie pour vos vieilles filles, mais vous ne l'entendrez qu'au déjeuner. ». Nous nous retirâmes. Sept heures sonnèrent. Par deux, par trois venaient les Marseillaises et, avec elle, en file indienne, les vingt-quatre premières Marcellines.

Sœur Marina Videmari

" Giuseppa Rogorini

" Rosa Capelli

" Teresa Valentini

" Emilia Marcionni

" Maria Beretta

" Maria Balabio

" Ant. Domenichetti

" Antonia Gerosa

" Paola Mazzuconi

" Luigia Monfrini

" Teresa De Ry

Sœur Giuseppa Biraghi

" Carolina Videmari

" Carol. Del Bondio

" Emilia Simonini

" Carolina Gonin

" Maria Casati

" Giuseppa Videmari

" Angela Spada

" Antonia Scarpellini

" Agnese Trasi

" Maria Viganò

" Marianna Sala

En rang, vêtues de noir selon notre actuel uniforme et portant un voile blanc de novice sur la tête, nous nous dirigeâmes directement vers le Sanctuaire ! Si joint, la brochure expliquant le déroulement de cette célébration, à la fin de laquelle, l'Archevêque, Mgr Romilli remit à chacune de nous la Sainte Règle que lui-même avait approuvée et qui portait son autographe.

Puis, en rang, l'une après l'autre, chacune accompagnée de sa propre marraine, nous rentrâmes à la maison voilées de noir, vers dix heures et demie du matin. Nous nous rassemblions dans la salle capitulaire, également décorée, où l'on avait placé le trône pour l'archevêque qui nous suivait.

Son Excellence s'assit et nous adressa des paroles d'exhortation et d'encouragement ; puis il nomma la Supérieure Générale et la Vicair de l'Institut.

Je fus la première à être nommée, moi, la pauvre, qui en porte le poids depuis de nombreuses années ; que Dieu m'aide pour que, par négligence, je ne ruine pas son œuvre ! ... Ma première compagne, ma bonne Giuseppina Rogorini, fut nommée Vicair, elle est encore vivante et remplit toujours cet office.

Son Excellence nous bénit toutes et il bénit et remercia nos mairaines. Après avoir été congédiées, nous nous envolâmes vers notre oratoire pour remercier de nouveau Dieu, le Très-Haut. Le soir de ce jour heureux et sacré, alors que la ville était toute illuminée et que l'on faisait des feux d'artifice pour faire écho à notre fête, nous profitons, chez nous, des remarquables tercets que notre très apprécié professeur Baroni avait composés et imprimés pour cette heureuse occasion.

Plus tard, dans nos maisons huit autres cuisinières faisaient leur profession religieuse. Voici leurs noms :

Soeur Rosa Lavezzari

" Giacinta Arbizzoni

" Luisa Vigo

" Luisa Brioschi

" Colomba Grippa

" Giovanna Videmari

Suor Giuditta Chiesa

" Rachele Biraghi

" Teresa Panighetti

" Teresa Sebgondi

" Emilia Penati

" Teresa Meroni

XII

LE PROTECTEUR LAÏC DE LA CONGRÉGATION PROJET ET FONDATION D'UNE NOUVELLE MAISON À MILAN

Le décret gouvernemental exigeait que, dans les quarante jours de la fondation, la Mère Supérieure de la Sodalité Religieuse présente au Gouvernement un noble patricien pour qu'il soit approuvé comme protecteur laïc de l'Institut et son représentant face aux dicastères. On hésita beaucoup sur le choix, mais ensuite tout le monde choisit l'illustre et irréprochable comte Paolo Taverna. L'excellent comte Mellerio s'était envolé au ciel dès 1847. M. le comte Taverna fut pour nous un esprit d'élection, un cœur excellent, un administrateur expert, un conseiller avisé ; bref, il possédait toutes les qualités nécessaires à nous aider. Le Père Luigi Biraghi fut nommé par l'Archevêque notre Père Spirituel et son Représentant. En effet, en tant qu'Archevêque du Diocèse, il devenait, selon la Règle, notre effectif Supérieur.

M. Biraghi parla au comte Taverna de notre désir de l'avoir comme protecteur. M. le Comte vint aussitôt chez nous avec son épouse Donna Cecchina, une dame pieuse et sainte, une vraie aristocrate milanaise ; il rédigea lui-même le texte de la pétition à transmettre au gouvernement. Cela fait, nous reçûmes, en peu de temps, pleine approbation.

M. et Mme Taverna passaient leurs vacances d'automne dans leur bien aimée Canonica al Lambro, non loin de Vimercate ; ils venaient souvent nous rendre visite et nous conseiller en cas d'urgence, mais nous les voyions assez rarement pendant l'année.

À ce temps-là, nous ressentions la nécessité d'avoir de bons professeurs pour l'enseignement du piano et du dessin aux jeunes institutrices. Nous souhaitions progresser du moins au même rythme que les instituts laïcs ; or ces pensées allaient de pair avec les idées de M. le Comte : s'arrêter était pour lui expression de lâcheté et de mort. Que

faire ? Il voulait qu'on s'établisse à Milan. On s'y mit, on chercha, on s'engagea. M. le Comte Castiglioni lui proposa un grand immeuble situé dans un endroit solitaire, rue Quadronno. M. le Comte Taverna alla tout de suite voir l'Abbé Biraghi au Séminaire pour le lui proposer. Ils partirent le voir. Le lendemain les voici, M. le directeur Biraghi et M. le comte Taverna à Vimercate avec la planimétrie. Trois jours pour réfléchir, faire le bilan, puis décider. Cependant, cet immeuble avait une servitude de passage de Quadronno à Saint Calimero, traversant la cour et le grand jardin de la maison. On prit un peu de temps pour y réfléchir et en parler. De retour, M. le Comte Taverna nous demanda : « Alors ? Avez-vous décidé ? » « Et le passage ? » « Nous l'enlèverons - dit-il – J'ai des amis à la Congrégation Provinciale ». Il en était le Président.

Avec M. Biraghi, il en est enthousiaste; tous les deux se pressent à l'acheter. J'avais trente mille liras suffisantes pour les arrhes, et en septembre de la même année 1853 on fit l'achat de l'immeuble. Dans les années suivantes, avec les dots des nouvelles soeurs, on s'acquitta de la somme totale de l'achat.

Après 15 jours, notre excellent Père Spirituel l'abbé Biraghi fut pris par une telle consternation et un tel découragement comme jamais auparavant. Il lui semblait que les dépenses dépassaient nos possibilités et que l'endroit ne se prêtait pas bien aux exigences de l'Institut. Les bilans à la main, je dissipai ses doutes sur l'engagement pris, en lui disant qu'il n'y avait aucune raison de s'inquiéter; au sujet de l'endroit; je ne savais que dire, puisque je ne l'avais pas encore vu. Étant allée à Cernusco pour les examens des élèves, à l'insu du Supérieur, je me rendis à Milan avec sœur Rogorini et sœur Marcionni; Je visitai soigneusement l'immeuble et repartis satisfaite, heureuse de la structure de l'immeuble et de sa localisation. Alors je me sentai assez ferme non seulement pour encourager, mais aussi pour opposer des raisons suffisamment convaincantes et conquérir mon excellent et saint Supérieur.

Entretemps, M. le Comte Taverna faisait, auprès des Conseillers de la Congrégation Municipale, les démarches nécessaires. Sur les quatre-vingts dignitaires, nous l'avons remporté à la majorité d'une seule voix : nous pouvions, donc, construire, à nos frais, tout le long du côté est du jardin, une rue menant de Saint Calimero à Quadronno ; de cette manière, on supprima la servitude de passage à travers la maison. Les travaux de restauration du bâtiment et ceux de la nouvelle rue Saint-Calimero progressèrent avec rapidité. Après avoir demandé les permis gouvernementaux et ecclésiastiques pour l'ouverture du nouveau collège, aux vêpres de la Toussaint 1854, ayant été désignée par le Chapitre,

j'allai à Milan avec douze autres sœurs pour la nouvelle fondation de Quadronno ; Sœur Teresa Valentini fut élue Supérieure à Cernusco puisque Sœur Giuseppa Rogorini, ma Vicaire, fut mutée à Vimercate, en tant que Supérieure de cette Maison.

XIII

PROHIBITIONS — GRAVE CONTRARIÉTÉ - PROPOSITION ACHAT ET FONDATION D'UNE NOUVELLE MAISON

RUE AMEDEI

Oh, quel beau champ d'action Dieu nous avait préparé avec la nouvelle Maison de Quadronno ! La première année ce Collège comptait déjà soixante-dix élèves et même plus, ce qui fut pour nous d'un grand encouragement. Il est inutile de répéter toutes les privations, le travail inlassable et tout l'ensemble des difficultés requises pour la première installation de cette nouvelle maison. Je dirai seulement que le comportement sérieux, réservé et à la fois plein de naturel des Marcellines, l'habit qu'elles portaient, qui n'était pas monacal, mais celui des dames modestes et dignes, l'accompagnement des élèves en promenade, bien que dans des endroits peu fréquentés, étaient autant de choses que certains gens étroit d'esprit considéraient de fâcheuses nouveautés. D'où les plaintes habituelles de certains qui nous considéraient des sœurs trop modernes et progressistes. Le théologien Borani, le père Leonardi, le père Gadda, l'abbé Giuseppe Moretti qui avaient tant soutenu notre style de vie étaient morts. Cependant notre vénéré Supérieur Mgr Biraghi, notre Comte Protecteur, l'Archevêque Romilli, Mgr Rossi, le Père Vandoni, Mgr Pontiggia, le jeune prêtre Borgazzi – catéchiste de notre maison – nous encourageaient à ne pas nous laisser détourner du chemin jusqu'ici parcouru. Et ce fut une bénédiction !

Par la suite, toutes les structures d'enseignement ont dû fermer leurs maisons d'éducation ou s'adapter aux exigences des temps, en faisant ce que nous avons toujours pratiqué.

La même année 1855, éclata la terrible maladie du choléra. Par précaution, nous avons dû fermer les classes à Milan et anticiper les vacances ; ce qui s'avéra bon pour nous, car le matin du 5 août, un messenger de Cernusco m'apporta un lettre ... Ah ! Une funeste nouvelle ... ma bonne Supérieure Valentini avait été frappée par cette maladie ! ... La Maison était en grave danger, comment pouvions-nous rester tranquilles à Quadronno ? Le directeur Biraghi était absent de Milan pour les Saints Exercices spirituels. J'en parlai au Comte Taverna, en lui exprimant mon devoir et mon désir ardent de hâter mon départ à Cernusco. Monsieur le Comte Taverna me regarda d'un regard pitoyable et me dit : «Allez-y ! Dieu vous aidera !» Et il fut prophète. En toute vitesse j'arrivai à Cernusco, mais cette belle âme, soeur Valentini, venait de s'envoler au ciel ... J'encourageai mes filles ; je gardai le secret aux nombreuses internes : 75 élèves. Précautions et toutes sortes de soins pour éviter toute contagion, car, dans ce petit village, le choléra avait déjà fait, en quelques jours, 400 victimes. J'envoyai une lettre circulaire aux parents des élèves pour les informer du cas déchirant qui était arrivé à l'école ; toutefois j'étais prête, aussi bien à garder près de moi leurs filles qu'à les confier aux parents qui le désireraient. Aucun parent ne décida de venir chercher son enfant.

En moins de huit jours, je perdis trois de mes chères filles Marcellines. Après ma bonne soeur Valentini, une certaine nommée Scarpellini et ma toute naïve Maria Chiesa. Oh quel déchirement du cœur ! ... Quels jours d'angoisse ! Par la suite, d'autres sœurs tombèrent malades, mais celles-là recouvrèrent toutes leur santé. Les élèves, par contre, se portaient bien ! Aucun souci ! À la fin du mois je pus les confier toutes à leurs parents en bonne santé, avec mille bénédictions en retour.

Le Supérieur Biraghi, à son retour, me trouve épuisée et m'ordonne de quitter Cernusco et de rentrer chez moi. J'obéis, mais j'étais au comble de la désolation. Avec tant d'engagements pris et un immense besoin de personnes charitables, je fus privée en quelques jours de trois de mes filles marcellines ! ... Elles étaient les premières que je voyais mourir ! Si bonnes, pieuses, actives, formées selon le véritable esprit de l'Institut. Oh ! Mes filles aînées ! Combien j'ai souffert de cette situation !

Mais Dieu est bon ! ... Il renverse et relève ! Il accable et console ! La même année douze jeunes entrèrent comme aspirantes. Les sœurs Magnani, Mlle Crassoski, Mlle Spinelli, Mlle Camera, etc. Je fus réconfortée. La maladie ayant cessée, je remplaçai la Supérieure de Cernusco

avec la bonne Sœur Rosa Capelli, une de mes premières compagnes et un valable soutien.

L'année 1856 commençait dans une atmosphère plus paisible. Les trois écoles progressaient de mieux en mieux. Esprit d'obéissance, sainte charité, activité créative. Les restaurations ayant été achevées et les frais acquittés, le Supérieur Biraghi et M. le Comte Protecteur étaient bien satisfaits. Que d'actions de grâces et quelles louanges nous, pauvres sœurs, rendîmes à Dieu ! Et cela continua de même tout au long de 1857.

Vers la fin de la même année, le marquis Mazenta vint nous offrir une maison héritée d'une de ses tantes, rue Amedei. Le bâtiment était estimé 108 mille lires, mais le marquis nous la donnait à 75 mille avec l'accord que nous consentions à l'enseignement de la doctrine chrétienne dans sa bien-aimée paroisse de Saint-Alexandre, comme nous le faisions déjà à Saint-Calimère.

Je demandai du temps pour décider ; J'en parlai à mon vénéré Supérieur qui s'en réjouit. Il avait changé de mission, de Directeur du Séminaire à Docteur de la Bibliothèque Ambrosienne et il demeurerait chez les Barnabites, précisément à Saint-Alexandre. C'était donc quelque chose qui le concernait de près. Ayant entendu la proposition du comte Taverna, il s'en enthousiasma en vue de la réalisation d'un de ses projets : nous confier les pauvres filles sourdes-muettes qui venaient de la campagne et qui tant lui tenaient à cœur. J'allai, donc, chez Mgr Romilli, je lui parlai de l'offre du marquis, et, sans tarder, il voulut que je l'accepte. La somme demandée avait déjà été mise de côté et l'année suivante, 1858, le bâtiment fut régulièrement acheté au nom de la Congrégation. En 1859, après les réparations nécessaires, la Maison fut ouverte et Sœur Emilia Simonini fut nommée Supérieure provisoire à la tête de douze sœurs qui l'aidaient.

XIV

INCERTITUDE AU SUJET DU DÉVELOPPEMENT DE LA
MAISON RUE AMEDEI
ASSISTANCE DES BLESSÉS À L'HÔPITAL SAINT-LUC
TRÉPIDATION POUR LE PATRIMOINE DE
NOTRE CONGRÉGATION

Après avoir ouvert la maison de la rue Amedei avec des permis réguliers ecclésiastiques et civils, nous attendions 50 jeunes pauvres sourdes-muettes, venant de la campagne, que nous étions fières d'accueillir de la part de M. le Comte. Pendant trois ans, à grands frais, quatre de nos religieuses avaient été formées à cette fin par des Professeurs. Douze sourdes-muettes furent emmenées de Quadronno, mais celles promises par M. le Comte ne vinrent jamais. Pourquoi ? Le fondateur, le Comte Taverna, président des instituts féminins et masculins pour les sourds-muets pauvres de la campagne avait, bien avant, confié ces filles aux Canossiennes, leur passant L.1, 50 par jour pour la nourriture, le logement et les vêtements. Mais, comme ces religieuses voulaient une augmentation des frais annuels, M. le Comte, qui avait déjà augmenté les frais de L. 1.20 à L. 1.50, ne désirait pas augmenter cette somme : il décida, donc, de nous les confier pour cette rétribution. Tout avait été arrangé à l'amiable. Quand le moment arriva, ces religieuses, qui n'aimaient pas que le bavardage se répandît plus tard dans la ville, impliquèrent des personnes auprès de la Comtesse Taverne pour faire changer d'avis le Comte, son mari. Elles atteignirent leur but et nous nous retrouvâmes avec la maison vide et les frais des restaurations à payer. Soeur Simonini et moi-même, savons bien quelle inquiétude nous a secrète-

ment dévorées et quelle appréhension nous a opprimées. Faire des remarques à M. le Comte ? Le pauvre, il était déjà trop mortifié. En parler au Supérieur Biraghi ? C'était rompre leur amitié. Le bon prêtre Borgazzi⁵, qui s'était donné corps et âme pour passer l'examen de catéchiste et confesseur des sourdes-muettes, plus découragé que jamais, quelques mois plus tard s'envolait vers des lieux lointains ; il entra chez les Jésuites, en suivant, comme il disait, son ancienne vocation. Et nous ? ... Nous restions seules, le désespoir dans nos cœurs, mais toujours fermes et confiantes en Dieu, cherchant comment utiliser ce grand bâtiment. Nous pensions d'en faire des écoles pour les externes et nous élaborions un programme à cet effet. L'affluence fut consolante. De l'autre côté du bâtiment qui mène à Place Olmetto, nous ouvrîmes une école gratuite pour les filles pauvres de la paroisse. Du côté de Rue Amedei, au-delà de l'école, nous ouvrîmes un petit internat, devenu plus tard également une école pour nos quelques sourdes-muettes de condition aisée. Au fil du temps, cependant, nous abandonnions cet enseignement, car il s'avéra que le malheur du mutisme et de la surdité affectait davantage la classe des pauvres plus que celle des riches. De plus, le système d'éducation labiale que nous avons choisi était si fatigant que les pauvres enseignantes en souffraient trop pour leur santé.

Nous étions satisfaites du bon démarrage de cette maison, objet de tant d'inquiétude et M. le Comte heureux d'avoir trouvé une solution ; notre Supérieur Biraghi était aussi heureux d'être tout près d'une de ses maisons, où il pouvait célébrer la Messe et venir souvent donner des conférences religieuses et s'entretenir de discours instructifs et édifiants avec ses filles ; tout cela lui tenait à cœur. On s'attendait à des jours tranquilles, à un horizon calme. Vain espoir ! La nature de l'Institut des Marcellines est, dès son berceau, formé à un caractère viril ; ses traits caractéristiques sont : *travail et lutte* ! ... Que ces batailles soient toujours pour la gloire de Dieu et pour le bien du prochain !

Les alertes de guerre, le grondement du canon, l'entrée des troupes franco-sardes à Milan, ont secoué et excité les esprits. De nombreux hôpitaux provisoires ont été aménagés pour accueillir les nombreux blessés des deux côtés belligérants ; la charité chrétienne de notre part et la philanthropie des autres exigeaient que des religieuses de tout ordre aident ces malheureux souffrants.

On confia l'hôpital Saint-Luc aux Marcellines.

⁵ L'abbé Paolo Borgazzi, très attaché à nous, n'oublia jamais notre Institut et lui fit beaucoup de bien grâce à ses nombreuses connaissances.

J'étais à la direction, soeur Simonini à la chancellerie, soeur Locatelli à l'Economat. On confia les chambres des 600 et plus blessés⁶ à dix-sept infirmières ; chaque infirmière avait sa propre assistante et responsable. Il nous fallut loger là et prier là ; là, nous travaillions dur, là, nous prenions nos repas qui nous arrivaient quotidiennement du Collège voisin de la rue Quadronno. Mon Dieu ! Pour les Marcellines, ce fut une très difficile campagne ! Saint-Luc était un domaine d'action fort différent du nôtre ! Des malades à soigner, des amputés à panser, des mourants à qui apporter le réconfort religieux à l'heure difficile du trépas. Il fallait surveiller aussi les jeunes marraines de guerre qui venaient faire leurs premières visites aux malades et nous conduire avec prudence et beaucoup d'aisance à l'égard des médecins traitants et de leur Directeur. Notre tâche nécessitait également un comportement digne, une volonté ferme, des manières polies avec les malades, les employés, les autorités. Oh ! Que tout cela était difficile et ardu !

Linge de maison, provisions : tout nous était confié ; il fallait prendre soin de tout et tout enregistrer ; veiller à tout. Le premier mois, comme il n'y avait pas assez d'argent, nous versâmes 5.000 livres au Directeur qui ensuite nous les restitua avec des remerciements surabondants. Après cinq mois, lorsque l'établissement fut dissous par la grâce de Dieu, nous laissâmes un excellent souvenir de nous, en gardant une bonne et cordiale amitié avec tout le monde. Puis, au moment de prendre congé, le Directeur me remit la Médaille d'argent que l'empereur Napoléon III des Français, remettait à la Supérieure des Marcellines pour l'assistance donnée aux blessés de 1859. Cette médaille est mise en honneur dans le médailler de l'Institut. J'y joignis aussi le diplôme et les articles des journaux faisant nos éloges ; tout cela se trouve dans nos archives, dans le dossier spécial Saint-Luc. Certes, nous avons travaillé pour un but bien supérieur : rendre gloire à Dieu en sauvant les âmes ; cependant, ces lauriers nous ont été propices pour prouver, par des faits, combien elle est calomnieuse l'accusation de paresse, d'égoïsme et pires choses, que le monde attribue à celles qui vivent dans une Congrégation et se consacrent à Dieu.

Ô combien nous paraissaient doux nos habituels exercices de piété, après être joyeusement rentrées à notre cher nid de Quadronno ! Nous redoublâmes de ferveur et merciâmes Dieu. Mais voici une nouvelle appréhension ! Nous avons déjà envoyé les papiers pour faire assurer les dots des Sœurs d'un montant de 180.000 livres pour la Maison

⁶ L'œuvre étant terminée, on en prit en charge plus de 4000 (on en soigna plus de 4000)

de la rue Amedei, achetée en leur nom ; le nouveau préfet italien nous les renvoya avec cette réponse négative. « Hélas! La maison de la rue Amedei était désormais belle et bien perdue à cause de la suppression, malheureusement redoutée, des Congrégations religieuses. Par contre, les maisons de Vimercate, Quadronno, Cernusco, enregistrées au nom de M. Biraghi étaient sauvées ». M. l'Abbé Luigi inquiet, anxieux, plus découragé que jamais nous répétait : « Vous avez voulu mettre la maison de la rue Amedei au nom de la Congrégation et on vous l'enlèvera ... Adieu, l'héritage des Sœurs ! »

Il avait raison ! Il n'y avait rien à objecter ! Que faire ? Une aide céleste était nécessaire ; nous nous sommes adressées à Saint Joseph, et cet opérateur de miracles, bien qu'un peu en retard, nous a, toutefois, bien aidées !

XV

UNE MESURE INATTENDUE

HYPOTHÈQUE LÉGALE

DES DOTS - REPRISE DES EXAMENS

De 1859 à 1863 nos collègues étaient débordants ; les élèves avec leurs meilleures aptitudes répondaient à nos soins, et leurs parents étaient plus que jamais reconnaissants ; même le noviciat ne diminua pas. D'autres bonnes et appréciables jeunes femmes se joignirent à nous, de manière que nos quatre navires naviguaient sereinement, mais toujours dans une situation précaire, aussi bien en raison du changement de gouvernement qu'en raison de l'héritage de nos sœurs, toujours en danger. Mais vive Dieu ! Je reçois une lettre : ce fut pour nous une bouée de sauvetage.

M. le Ministre Ubaldini Peruzzi me demande sur feuille ministérielle, par l'intermédiaire de Monsieur le Préfet de Milan — Villa Marina — tous les deux pour moi des parfaits inconnus, si je pouvais prendre gratuitement en charge l'éducation et l'instruction d'une pauvre orpheline, une enfant de trois ans. Je lis et relis cette missive ... un Ministre qui s'intéresse tant à une pauvre créature, je me suis dit ! Un gros bonnet ! Répondre négativement ? Une imprudence. Je demande conseil à l'Abbé Biraghi et à M. le Comte Taverna ; avant le coucher du soleil je répondis à M. le Préfet de Milan par une lettre de consentement, dont une copie se trouve dans nos Archives. Au bout de deux semaines, un messenger de la sous-préfecture d'Asti arrive à Quadronno y accompagnant cette fillette avec une lettre de l'Autorité de cette ville ; certificat de naissance et papiers relatifs, que je n'ai jamais crus être vrais. Par la suite, je reçois une lettre de M. le Ministre, toujours par l'intermédiaire de M. le Préfet

Villa Marina. Elle était conçue en ces termes : *"Reconnaissant pour l'action humanitaire de Madame la Supérieure des Marcellines, le Ministère montre sa gratitude en lui offrant son aide au cas d'une de ses pressantes nécessités "*. Je saisis son heureuse proposition. Je rédigeai tout de suite une plaidoirie, demandant l'autorisation d'hypothéquer sur la Maison de la rue Amedei 180. 000 liras, dépensées pour son achat et sa restructuration avec l'argent de mes jeunes sœurs, toutes vivantes. Providence de Dieu ! ... Qui pourrait le croire ? Au bout de trente-six heures, j'avais sur ma table le papier, envoyé par le même Préfet, M. Villa Marina, avec l'approbation d'hypothéquer les dots de mes jeunes sœurs. Au cours de la même semaine on dressa l'acte souhaité, en payant l'impôt hypothécaire exigé. Depuis lors, une lampe brûle devant le tableau de Saint-Joseph dans la chapelle de Quadronno, en remerciement envers ce saint si prodigieux. Qui peut dire la joie enthousiaste du Supérieur Biraghi et celle de M. le Comte Protecteur ? Mais il y a bien plus. L'enfant qui nous fut confiée et dont personne ne demanda des nouvelles, cette fillette que nous avions considérée comme l'enfant du Régiment, grandit tellement pieuse et très attachée à nous, qu'elle ne s'éloigna jamais plus de nous malgré les nombreuses propositions de mariages que je lui aie offertes. À vingt ans elle voulut être Marcelline et elle a déjà prononcé ses vœux de profession religieuse. Loué soit Dieu, le Très-Haut.

Ayant assuré les biens de mes sœurs, me voici prise par un autre souci. L'Abbé Barni, alors proviseur des Études, me disait que les temps devenaient de plus en plus difficiles pour les Écoles des Congrégations Religieuses. On exigeait pour les institutrices de nouvelles autorisations ; les nôtres, plus de quarante obtenues sous le gouvernement précédent, étaient considérées de catégorie inférieure ; voilà pourquoi il me conseillait de faire passer aux jeunes institutrices un nouvel examen, afin de pouvoir continuer librement notre enseignement. Il se rendit, donc, immédiatement disponible et se mit à l'œuvre pour un cours magistral à domicile. L'Abbé Baroni était alors âgé et en très mauvaise santé ; il ne venait que rarement. Toutefois, on choisit d'éminents professeurs des Écoles Supérieures et des Lycées de Milan : M. Sayler, pour la littérature ; M. Ferrini, pour la physique ; M. Faruffini, pour les mathématiques ; M. Pozzi, pour l'histoire et la morale ; un professeur pour le dessin. Six jeunes Marcellines, des institutrices remarquables, suivaient des cours réguliers deux fois par semaine et en un an elles se préparèrent au grand concours. Je les ai toutes moi-même à cause de l'habit religieux que nous portions, ce fut un dur combat, et cela pendant une longue semaine. Aucune des miennes n'est tombée ! Elles ont toutes reçu leurs diplômes.

Notre vénéré Fondateur, qui nous voyait déjà perdues, faute de licences réglementaires, rayonnait de joie et l'excellent Comte Protecteur se réjouissait, lui qui nous avait si fermement poussées dans cette pénible entreprise. Ce pas audacieux de voir des religieuses passer des examens publics dans une École Normale, fut pour nous cause d'un certain commérage : les Marcellines étaient trop conciliantes aux nécessités de l'époque et ainsi de suite ... on désapprouvait cette nouveauté et on plaidait des censures. Ensuite, quand le ministère émit l'ordre qu'il fallait des licences réglementaires pour diriger une École, le père Secchi, astronome jésuite de Rome, le supérieur des Rosminiens de l'époque, et de nombreuses supérieures de différents monastères se sont adressés à nous pour avoir des renseignements et l'adresse afin d'obtenir les autorisations exigées.

Encouragées par cet heureux résultat, les Marcellines ne cessèrent jamais d'offrir, dans leur institut, des cours d'École Normale ; les jeunes élèves qui se succédèrent, une fois leur cours terminé, ont toutes rapporté des diplômes réguliers d'italien et d'autres langues. L'expérience, cependant, nous a convaincues qu'il fallait un cours d'études de deux ou trois ans, avant de passer un examen ; cela non seulement pour ne pas épuiser les fragiles constitutions physiques de nos jeunes, mais aussi pour qu'elles puissent mieux approfondir leurs études. Et maintenant, c'est avec une vraie et sainte satisfaction que dans chacune de nos écoles, il y a un nombre plus qu'abondant de diplômes de cours inférieurs et supérieurs.



XVI

VOYAGE À ROME

SUPPRESSION DES ORDRES RELIGIEUX

Après l'approbation diocésaine, nous toutes souhaitions ardemment obtenir l'approbation de notre Congrégation également de la part du Saint-Siège. Mais des Cardinaux compétents, illustres et éminents, amis de l'Abbé Biraghi, nous présentaient les nombreuses difficultés pour y parvenir : il s'agissait d'une nouvelle Congrégation et il était aussi nécessaire que nous ayons également des Maisons dans d'autres diocèses, pour récolter des recommandations à cette fin. Or, nos Maisons étaient quatre. Il y avait quelques évêques et archevêques intéressés à nous et nous poussions notre supérieur à se rendre à Rome pour humblement présenter à Sa Sainteté Pie IX notre désir d'avoir au moins son estimé conseil. Pour seconder ses filles, notre excellent Père Spirituel se rendit deux fois à Rome, mais il en revint découragé, car les temps devenaient de plus en plus orageux et, par conséquent, les conversations avec notre Saint-Père, le pape Pie IX à ce sujet avaient été décevantes. Début avril 1866, M. l'Abbé Biraghi voulut que nous allions à Rome, où il nous procurerait un logement convenable et nous assurerait une audience auprès du Pasteur Suprême. Depuis plusieurs années la bonne Sœur Capelli était Supérieure au collège de la rue Amedei, et notre chère Sœur Antonia Gerosa était Supérieure au collège de Cernusco, je pouvais, donc, tranquillement m'absenter pendant environ trois semaines. Je partis avec ma Vicaire, soeur Rogorini et mon assistante Sœur Simonini. Nous arrivâmes à Rome sans incidents ; nous visitâmes les lieux saints, même les catacombes de Saint-Calliste ; le Père Tangiorgi était notre accompagnateur. Le moment venu, nous fûmes admises à l'audience tant souhaitée. Quelle consolation pour nous, si accablées, d'être accueillies et réconfortées par cet ange de Pie IX !...

Il nous parla comme un Père, en nous disant, entre autres : « Il n'est pas temps, mes filles bien-aimées, de satisfaire vos désirs. Bientôt, tous les ordres religieux vont courir à une grande catastrophe, et vous aussi vous en serez touchées. Courage, quand même ! Continuez à faire du bien sous n'importe quel nom et sous n'importe quelle forme, pourvu que vous le fassiez ». Il nous a bénies et nous sommes parties. Et juste à notre retour à Milan, la guerre éclatait dans la région de la Vénétie, et en juillet de la même année on décréta la terrible loi de suppression. Quel coup dur pour tous les religieux ! Le premier à m'apporter la malheureuse nouvelle fut notre supérieur, l'abbé Biraghi : « Voilà, dit-il, vous vouliez être religieuses ! Vous voilà supprimées ! Êtes-vous contentes ? » « Très contentes ! - nous répondîmes d'une seule voix. – Même ex, mais religieuses ! »

En Lombardie, on nourrissait un certain espoir grâce au traité de Zurich, mais beaucoup en doutaient. Un excellent avocat turinois, père de deux de mes élèves, parent du sénateur Des Ambroix, et le mari, haut placé, d'une de mes anciennes élèves bien-aimées, m'encourageaient et me guidaient dans cette affaire.

Nous préparâmes un livre d'inventaire avec les bilans relatifs ; les registres de recensement de nos Maisons : Quadronno - Vimercate Cernusco, au nom de M. l'Abbé Biraghi ; l'hypothèque régulière des dots des Sœurs pour celui de la maison de rue Amedei ; une liste de toutes les religieuses professes, le tout à présenter pour une enquête. Nous avons travaillé sur ces livres trois semaines entières pour tout préparer, et puis nous avons attendu le terrible assaut des inquisiteurs, M. Tenca & C. Cette visite ne tarda pas, un émissaire de police nous l'annonça aussitôt à la porte. J'envoie vite chercher M. le Comte Protecteur.

M. Tenca entre accompagné d'un employé et de deux secrétaires de la mairie : « Qui êtes-vous ? » « Soeur Marina Videmari ». « Connaissez-vous le but de notre visite ? » « Je l'ignore ». « Bon, vous le saurez après mes enquêtes ». Et moi de lui riposter : « Me voici prête à vous seconder, si je le peux ». « Conduisez-moi aux casiers de votre Archive ». Et courageusement je le conduis avec sa suite dans le bureau de la Direction et lui ouvre les quatre casiers : le casier scolaire : diplômes, attestations, certificats de naissance, examens, programmes ; tout concernant l'école. « Non — dit-il — cela ne nous intéresse pas ».

Le deuxième : achats, propriétés Quadronno, Vimercate, Cernusco, Amedei. Ils observent, et là on mentionne que rien de tout cela n'appartient à l'Institut, mais tout est propriété privée et à cet effet on présente les cadastres. Je présente l'hypothèque légale de la Maison de

la rue Amedei. Nous passons ensuite au troisième casier. Livres administratifs : journal, rapport, livre d'inventaire, états financiers, reçus, comptes réglés, accords divers ; le tout depuis le jour de la profession religieuse, de 1852 à 1866. Tout en ordre. Ils feuilletèrent en vitesse et finalement se dirigèrent vers le quatrième casier. Document de fondation, poèmes, autographes précieux. « Donnez-les-moi », dit M. Tenca ; il attrape le dossier... mais cela ne l'intéresse pas !... Il contient des lettres des saints ; une de Saint Charles, deux de Saint François, trois de Madeleine de Canossa, quatre d'autres saints. Ils sourirent entre eux, pas moi qui devenais plus sérieuse ; les dossiers furent, donc, replacés dans leurs casiers. « Maintenant, emmenez-moi dans votre salle du chapitre ». « Bureau de la Direction, classes pour les élèves, salles de récréation, je vais tout vous montrer, mais ici nous n'avons jamais eu une salle du Chapitre ». « Bon, alors montrez-moi les tableaux précieux et les vieux monuments de l'Institut ». « Tableaux précieux ? L'Institut est trop récent et pauvre et il n'en a pas. Les monuments ? Le plus vieux c'est moi ». Ils sourirent de nouveau et leur inquiétante présence s'adoucit un tout petit peu. Parmi eux il se trouvait un certain M. Osio, dont nous avions gratuitement élevé la nièce ; le pauvre homme était très gêné d'être en ma présence. Je les amène dans la salle de piano. Quatre de nos élèves étaient en train de pratiquer leurs morceaux en vue de leur prochain examen. Ils s'arrêtèrent pour les écouter pendant qu'on leur servait, sur un plateau, des sirops à l'eau pour les rafraîchir. À ce moment-là M. le Comte apparaît ! Il échange les salutations habituelles avec M. Tenca (il était le fils d'un de ses anciens concierges). Nous passâmes ensuite dans la salle pour rédiger le rapport, et ici, bon gré, mal gré, il nous a fallu déclarer : Trois Maisons des Marcellines au nom de M. Biraghi - Quadronno Vimercate - Cernusco. La 4^e Amedei, légalement hypothéquée grâce à l'assurance des dots de nos religieuses Marcellines.

Tableaux précieux, vieux monuments : aucun. Des adieux de convenance, des salutations respectueuses des deux côtés et ils s'en allèrent. Ayant congédié ces messieurs, je racontai à M. le Comte la conversation que j'avais eue avec eux ; il en rit et il était très amusé. Il nous encouragea à mettre notre confiance en Dieu, en disant que la tempête passerait et que nous continuerions comme avant, car nous étions, selon l'avis de tous, les mieux placées.

Et le pauvre Abbé Biraghi ? À cette heure si grave ce saint homme était notre Moïse, il priait dans la crypte de Saint Charles ; lorsqu'il vint à Quadronno, en nous voyant soulagées, il remercia et bénit le Seigneur,

et nous avec lui. Nous avons ensuite eu d'autres ennuis dus à l'expropriation forcée de Quadronno, mais M. Villa Marina nous regardait d'un bon œil et le général Giovanni Durando, dont les filles nous avaient été confiées, nous protégeait de grand cœur ; ils réussirent, donc, à les faire renoncer à ce triste projet et il ne nous arriva plus d'autres soucis !

Le traité de Zurich en faveur des religieux de Lombardie fut respecté, mais on imposa une taxe de 30 % sur leurs biens. Nous avons perdu les 6.000 liras par an du comte Mellerio, car selon son testament, en cas de suppression, cela devait passer à la Congrégation de Charité. Toutefois, comme notre Institut ne possédait aucune propriété, nous avons été exonérées de ladite taxe de 30%. Des gens déplaisants et malveillants voyaient tout cela de mauvais œil ; on en parla aussi dans les journaux ; mais nous nous taisions, en bénissant et en remerciant le Seigneur Dieu, qui, par son assistance prodigieuse, nous avait tant aidées.

XVII

SOCIÉTÉ PRIVÉE — ACHATS

DES PROPRIÉTÉS BIRAGHI

Soyons honnêtes ! Si les Marcellines n'ont pas fait de faux pas et ont continuellement progressé, tout cela n'était certainement pas dû à leur mérite. Notre prêtre Biraghi, bien qu'il paraisse toujours très calme, était un homme plein d'enthousiasme et de grands projets. M. Taverna, notre protecteur, allait de pair avec lui dans l'action, mais il était toujours très respectueux des lois. Si le premier nous poussait au galop, le second tenait nos rênes pour éviter d'être enduites en erreur. Nous étions, donc, tranquilles et en sécurité sous la conduite de tels guides !... Or, ces deux luminaires avaient disparu, l'un après l'autre ! Heureusement pour nous qui nous ont laissées dans une condition rassurante ! Du Ciel, ces âmes choisies ne demeurent certainement pas oisives pour leurs Marcellines.

Après la suppression des ordres religieux, l'orientation et la direction de notre famille religieuse et de nos écoles n'avaient pas du tout changé. Exercices de piété, classes, vêtements, tout cela comme auparavant, car, face à l'Église et à notre conscience, nous étions des religieuses ; que Dieu nous aide à l'être jusqu'au dernier soupir de notre vie. Toutefois, il nous fallut subir une transformation juridique face au gouvernement. Les religieux touchés par la suppression revinrent à leurs droits civiques ; ils pouvaient, donc, acheter et vendre comme n'importe quel autre citoyen. La loi permettait les Associations. M. Taverna et l'abbé Biraghi consultèrent d'éminents avocats de Milan ; puis, par un acte notarié, une Société formée par 11 anciennes Marcellines acheta la Maison Amedei à leurs noms, s'engageant à nourrir, habiller et loger les 80 autres anciennes Marcellines. Elles s'acquittèrent aussi de la taxe de succession, annulant ainsi les hypothèques qui pesaient sur la maison. À partir de ce jour, les anciennes Sœurs Marcellines devinrent et furent

considérées par les Autorités, une société privée d'éducation et de formation. Cette Société continue et continuera sous cette forme aussi longtemps que le Seigneur voudra. Tous les ordres religieux de n'importe quel nom ont également dû se conformer à cette loi.

Dans les années suivantes, afin de mieux assurer notre modeste patrimoine et afin de ne pas nous exposer à des impôts trop onéreux, l'Abbé Biraghi, sous conseil de M. Taverna, vendit légalement la maison de la rue Quadronno à cinq Marcellines réunies en société et ayant payé leur droit de succession. Ensuite il vendit la maison de Vimercate à quatre autres Marcellines, et quelques années plus tard, il vendit aussi la maison de Cernusco à cinq autres Marcellines. Tous ces organismes figurent dans les cadastres au nom des acheteurs, à l'exception de la Maison de la rue Amedei qui est au nom de Marina Videmari, Directrice et Membre de la Société des Marcellines.

Dans la transmission des biens, on a toujours visé à ce que les religieuses n'aient pas d'ascendants. Toute Marcelline, donc, ayant fait sa Profession Religieuse, doit rédiger le jour même son testament, laissant son héritage à la Congrégation, sauf dans le cas que l'héritière aurait encore ses parents ou ses grands-parents en vie.

Actuellement, après de nombreuses consultations, on n'a trouvé aucune meilleure façon pour préserver notre modeste patrimoine.

Les années suivantes nous fûmes invitées à exposer quelques travaux, grâce auxquels nous avons acquis une certaine notoriété. On en exposa plus de 300, dont des travaux de couture, de rapiécage, de repri-sage, des broderies blanches, en couleur et en or et dans différents genres tout à fait nouveaux ; en plus, un bel album de dessins et un livre de calligraphie. Tout fut envoyé à l'Exposition de Florence en 1871. Tant d'efforts furent largement gratifiés, car notre Institut remporta une Médaille d'Or pour nos travaux, une médaille de bronze et une Mention honorable pour nos méthodes didactiques qui furent également présentées.

Encouragées par les honneurs obtenus, nous avons exposé nos travaux aussi bien à l'Exposition de Paris en 1879 qu'à l'Exposition de Milan en 1881, où ils nous rapportèrent encore deux médailles ; elles se trouvent avec les autres dans notre Médaillier et constituent pour nous un prestigieux souvenir.

Que Dieu bénisse, vous aide à faire de même et mieux encore, si vous le pouvez, pour l'avenir ; en particulier que Dieu vous accorde d'œuvrer pour votre sanctification.

XVIII

ENCOURAGEMENT POUR L'OUVERTURE D'UNE MAISON À GÊNES - CHAGRINS

Après la suppression générale des ordres religieux, il semblait que les vieilles filles devenaient plus ferventes que jamais pour la vie religieuse. Que peut la perfidie de l'homme contre la volonté de Dieu ? Le sang des martyrs n'a-t-il pas germé de nouveaux fervents et nombreux chrétiens ?

Les Sœurs Bertoli
Mlle Paganini Giulia
Les Sœurs Acquistapace
Mlle Fantino Giuseppa
Mlle Perego Antonietta
Mlle Vaccarone Maria Teresa
Mlle Jaquet Marie

Mlle Rovida Teresa
Les Sœurs Bosco
Mlle Morelli Amalia

et d'autres encore nous rejoignirent dans les deux années successives. Après les combats du passé et le danger tant redouté, cela fut pour nous d'un grand réconfort ! Nos prises d'habit et nos professions religieuses se passèrent dans un climat de catacombes ! Elles furent, toutefois, pour nous plus que jamais chères et pleines de ferveur.

Était-ce un vrai besoin ? Était-ce la mode ? En juillet de chaque année, de nombreux parents de nos élèves venaient les chercher pour les emmener à la mer. À l'époque, les bains de mer étaient la panacée à tous les maux.

Quel problème et quel préjudice pour les éducateurs ! S'y opposer ? On crierait que nous étions des démodées ; il fallait trouver une voie d'issue, et la voie d'issue fut tout de suite trouvée : créer un Collège à Gênes. Mgr Biraghi était de notre avis et nous secondait. M. Taverna, en revanche, voyait mal que ses Marcellines s'envolent au-delà de la flèche du "*Duomo*". Les argumentations furent nombreuses et variées, mais

nous remportâmes la victoire. Aussitôt Mgr Biraghi se rendit-il à Gênes pour rendre visite à l'archevêque, Monseigneur Charvaz, avec qui il était en cordiale relation.

Il lui manifesta son projet, et ce Prélat distingué, non seulement l'encouragea, mais il l'obligea à le réaliser, en lui indiquant le quartier où trouver le lieu convenable. Mgr Biraghi nous invita à aller à Gênes. Avec sœur Capelli je me rendis vite sur place. Après avoir visité le palais à St. François - Albaro, nous le trouvâmes convenable à tous points de vue. Tout de suite on rédigea une écriture privée, puis nous partîmes pour Milan annoncer la bonne nouvelle à l'Illustre M. Taverna, qui, à la fin, en fut lui aussi heureux. Le dernier jour de l'année 1867, le neveu de l'abbé Biraghi - Maître Ambrogio - alla l'acheter au nom de cinq Marcellines ; par la suite, ayant achevé les adaptations souhaitées, on ouvrit cette maison début octobre. Sœur Rogorini fut destinée à être la Supérieure pour cette période d'ouverture, et ici, la pauvre, expérimenta une dure épreuve.

Sœur Margherita Pessina, bonne, mais toujours d'esprit un peu changeant, avait hérité à la mort de son père 40.000 francs. Elle se croyait millionnaire et aspirait à de nombreux projets, à sa manière bien sûr ; une vie de plus grande piété, d'un plus grand bien et le besoin presque quotidien d'un Confesseur et d'un Directeur ; des jérémiades et des tourments continus pour la pauvre Supérieure Rogorini qui l'avait dans sa Communauté. Sœur Pessina fut réprimandée, afin qu'elle soit comme les autres Marcellines pieuses, solides, normales, sans vouloir occuper la première place, si ingénieuses et riches soient-elles ; sœur Pessina pleurerait et promettait, mais elle revenait presque de suite à ses folles aspirations. Après avoir élu Supérieure provisoire de Vimercate une Assistante, sœur Pessina lutta, pria, implora, afin de faire partie de la compagnie destinée d'aller à la mer. Nous acceptâmes. Oh, combien je regrette de l'avoir permis ! Au bout de quelques mois, il fallut rappeler sœur Pessina à Milan. Ici, malgré la charité et la bienveillance de la communauté à son égard, la vie des Marcellines lui était devenue pénible et elle demanda de quitter la congrégation. Elle voulut sortir ; nous en parlâmes à l'Archevêque qui nous encouragea à lui ouvrir la porte pour notre tranquillité et comme exemple pour la Communauté... sa mère et sa sœur ne voulurent pas l'accueillir à la maison ! Quels moments ! Quelle angoisse ! Sueurs froides ! Pauvre Margherita !

Elle commença à se repentir et pria de l'accueillir de nouveau, mais nous avions trop souffert !... Il fallait qu'elle parte !... et lorsque son frère arriva, elle partit avec lui et on lui remit à juste titre tout le capital de sa sœur. Ensuite, on sut qu'elle était devenue novice, puis professe

dans le Monastère des Clarisses de Gênes, mais toujours avec ses aspirations habituelles ; malheureusement bien le savent ces pauvres cloîtrées, qui l'ont pour compagne !...

À la fin de l'année scolaire, alors que le Collège avait bien démarré, notre bonne Vicaire, soeur Rogorini revint à son collège de Vimercate, en tant que Supérieure, avec la joie indicible de cette communauté et de tout le village.

XIX

MUTATION D'UNE SUPÉRIEURE

UNE GRANDE LEÇON

L'Assistante qui faisait fonction de Supérieure provisoire de la Maison de Vimercate, avait des capacités extérieures éblouissantes et, à titre d'essai, plutôt qu'à cause des votes du Chapitre des Sœurs, elle fut destinée à être Supérieure de la Maison de Gênes ; il s'agissait d'une certaine soeur Del Bondio. Elle entra dans notre Institut comme couturière ; orpheline à dix-huit ans, elle avait toujours passé son enfance sans une véritable famille ; elle vivait depuis quelques années chez une tante. Cette pauvre fille avait, donc, grandi comme dans un désert aride. Le noviciat fut un peu orageux, mais elle fut acceptée ; elle était si jeune ! On nourrissait toujours de l'espoir. Pour des raisons de santé, on la fit sortir de l'atelier de couture et on la plaça parmi les étudiantes, cela grâce aux prières de sa tante, qui, ensuite, déplora (et nous bien plus qu'elle) sa regrettable condescendance. Par son comportement plutôt plein d'aisance et flatteur avec ses supérieures, Soeur Del Bondio sut tellement les enchanter qu'au fil du temps elle devint assistante de la Supérieure. On l'envoya, donc, à Gênes comme Supérieure. Ce fut un vrai faux pas de l'envoyer si loin sans trop connaître sa façon de faire ! Des rumeurs alarmantes nous parvinrent très vite. Désintérêt et rigidité d'esprit envers les pauvres Sœurs qui, de Lombardie, accompagnaient là-bas les élèves pendant la saison balnéaire. Elle avait un je-ne-sais-quoi de doux... d'affecté ... une certaine incohérence de caractère dans son comportement... que sais-je ? Les sœurs enseignantes, qui vivaient avec elle, étaient solides, pieuses, actives, industrieuses, si bien qu'au commencement la maison marchait bien et en toute sérénité. Mais avec le temps, on m'alerta sur la situation : cette communauté, ainsi que des personnes externes bien avisées, m'avertirent que les choses à Gênes ne se passaient pas comme dans les autres collèges. Passons sur l'administration qui s'effondrait à cause

des dépenses excessives et de la mauvaise gestion. Mais il y avait quelque chose de plus saillant qui troublait mon esprit. Depuis deux ans, à cause d'une grave maladie, je n'avais plus visité cette maison. Quand ma santé s'améliora, mon Supérieur, au courant de ce qui se passait là-bas, m'obligea à m'y rendre. J'y restai tout le mois de mars ; la réalité des faits, me persuada que tout ce que l'on m'avait rapporté correspondait à la vérité : cette Maison était en train de devenir un corps à part dans notre Congrégation ... Sous prétexte d'exigences différentes et de la diversité des rites, elle avait apporté, non seulement un changement dans l'uniforme des élèves, mais aussi dans les études, les programmes, et, peu à peu, presque dans la Congrégation. Un jeune prêtre, embauché sans informations détaillées préalables, était devenu le maître effectif.

Bref, sans un changement de Supérieure, cette maison allait devenir un membre détaché du corps. Sans mot dire, je quittai Gênes et j'exposai tout à mes supérieures locales et à mes assistantes. En trois ans et plus, ce pensionnat était loin d'atteindre le nombre habituel d'élèves de nos autres collèges. Beaucoup d'élèves passaient une partie de l'année dans leur famille sous de vains prétextes, et peu d'élèves terminaient le cours de leurs études. Cette malheureuse supérieure ne respectait pas nos règlements toujours si bénis partout. On envisagea, donc, de prendre des mesures, mais en temps voulu. Après les examens, quand la Supérieure Del Bondio vint présenter son compte-rendu, comme d'habitude à Milan, je l'envoyai passer les vacances d'automne à Chambéry, où nous avions loué une maison pour l'enseignement de la langue française. La bonne sœur Simonini avec six autres compagnes devaient, avec charité et savoir-faire, la préparer à une mutation, ce qu'elles firent, mais sans succès.

Entre-temps, le Chapitre avait nommé Supérieure de la Maison de Gênes, Sœur Caterina Locatelli, ancienne élève des Marcellines. Elle s'y rendit accompagnée de sœur Teresa Manzoni, de Sœur Guglielmina Bezzerà, de moi-même et de Mgr Biraghi, qui, l'année auparavant, avait été nommé Prélat de la Maison de Sa Sainteté, le Pape.

Toute cette famille religieuse accueillit cette chère et très estimée Supérieure comme une bénédiction du Ciel.

Ce ne fut pas le cas de ce jeune prêtre. On ne trouva vraiment rien de mal en lui, mais le pauvre homme comprit qu'avec une nouvelle supérieure son occupation serait très différente, et certainement il n'aurait plus les choses en mains ; il ne serait plus le maître de la maison, comme avant ; il ne se trompait pas. Il vint au Collège deux heures par jour, pendant trois jours, se plaignant ! Monseigneur en était las. Nous étions en

plein droit ; donc peu de mots et un certain sérieux. Quelques mois plus tard, ce prêtre donna lui-même ses démissions, et cette maison reprit à progresser ; elle fut si bénie de Dieu qu'elle doubla le nombre de ses élèves et augmenta considérablement son personnel enseignant. La bonne Supérieure Caterina Locatelli, solide, pieuse et douée d'un véritable esprit maternel, gagna bientôt l'estime et l'affection de ces bons génois. Mais la pauvre sœur Del Bondio, bien qu'elle fût traitée avec toute la considération possible, ne put jamais se résigner à la place qu'elle avait à Cernusco, où on l'avait destinée. Elle était trop malheureuse loin de Gênes. La supérieure Gerosa, qui avait été sa maîtresse des novices, la considérait une fille très chère plutôt qu'une sœur.

L'abbé Giovanni Perego, prêtre pieux, éprouvé dans toutes sortes de tribulations, Confesseur des Sœurs à Cernusco, un vrai saint, fit tout ce qu'il put pour amener sœur Del Bondio à de bons raisonnements ; c'était peine perdue ! Sœur Del Bondio le dit clairement à Chambéry, le répéta à Milan, l'affirma à Cernusco : « Ou Supérieure à Gênes, ou je m'en vais ! »

Il n'y avait pas le moindre esprit religieux dans ce pauvre cœur !... Quelle erreur ce fut de la placer Supérieure dans une Maison ! Le Seigneur le permit pour que j'en puisse tirer une leçon valable pour moi et pour toutes les supérieures actuelles et futures ! Dieu seul connaît nos efforts pour apaiser cette pauvre femme ! Sœur Del Bondio disait qu'elle était appelée à la vie cloîtrée. Elle avait 50 ans ! Et nous de lui montrer les difficultés, à son âge et sans un sou de dot, pour rentrer et résister dans une vie cloîtrée, de tout lui dire sur le dur chemin qu'elle aurait à suivre... Au printemps, l'Abbé Perego, en la présence de M. le prévôt Bossi, qui depuis vingt ans est notre confesseur et nous soutient avec une charité angélique, vint me dire : « Ouvrez –lui la porte et donnez-lui une pension en guise de charité, sinon, Madame Del Bondio va commettre une bêtise à son détriment, déshonorant l'Institut ». L'archevêque, Monseigneur Calabiana, informé de l'affaire, désapprouve qu'on la lui donne, mais après l'avoir supplié, il donne enfin sa permission. L'acte civil la dissout juridiquement de notre Congrégation et, le 24 mars 1875, Madame Del Bondio, presque à son insu, se trouva hors de l'Institut et partit pour son village natal, accompagnée de sa tante octogénaire. De là, elle m'écrivit son chagrin pour cette démarche malheureuse, en disant que si j'avais été à Cernusco, elle ne serait pas partie. La pauvre n'a jamais été cohérente dans ses actions, ni moins encore dans ses discours. Après quelques semaines, elle était à Gênes dans un monastère. Ensuite après l'avoir quitté, elle se rendit à Chiavari chez les Clarisses.

Renvoyée de là, elle me demanda d'être admise de nouveau chez nous ; on répéta les mêmes réponses négatives, comme on l'avait fait pour Madame Pessina. Ensuite Madame Del Bondio fut accueillie chez les Dominicaines de Trino, où elle se trouve encore aujourd'hui. L'été dernier, cependant, la pauvre femme se rendit dans son pays natal pendant un mois pour des raisons de santé. Sa pauvre tante octogénaire, chez qui elle demeurait et qui était très peinée, la persuada à retourner à Trino, et elle l'y accompagna. Est-ce qu'elle y restera ? Que Dieu le lui accorde ! Voici mon souhait et celui de toutes les Marcellines.

Un dicton affirme : un corps purgé devient sain. Que le Seigneur accorde à notre Congrégation de ne plus avoir besoin de telles purges !

XX

ACHAT D'UN CHALET AVEC CLOS À CHAMBÉRY

Après avoir interrompu l'habitude excessive d'enlever les élèves du Collège pour les amener à la mer, il fallait satisfaire d'autres exigences. On regrettait de ne pas pouvoir entraîner nos élèves à parler la langue française entre elles ; et la quasi-totalité des institutrices de français, qui étaient des savoyardes, en continuant à vivre loin de leurs montagnes, étaient prises de nostalgie. Depuis 1871 j'allais avec une de mes compagnes à Chambéry où je louais une maison pour y faire passer les deux mois des vacances - septembre et octobre - à quelques-unes de mes sœurs avec un groupe de 12 à 20 élèves. Toutefois, notre permanence ne suffisait pas à atteindre le but visé et le déplacement de tout ce personnel nous dérangeait excessivement. À la fin de l'année 1874, on nous propose le Clos Burdin avec un Chalet à Chambéry, sur le versant d'une agréable colline, dans la plus belle et ravissante des positions - *Faubourg Nézin - Paroisse Lémenc*. J'en parle à Monseigneur Biraghi et il n'hésite pas à l'acheter. Ce lieu lui rappelait les larmes d'Ambroise pour la mort du jeune empereur Valentinien. M. le Comte Taverna, au contraire, je ne sais pas pourquoi, hésitant et craintif, se montra sans intérêt. Quels combats !... mais que de doux et agréables combats ! Oh si je pouvais encore me battre ainsi ! Les sœurs françaises désiraient vivement cet achat. Les italiennes un peu hésitantes, l'acceptèrent toutefois, et finalement on prit la décision de conclure le contrat d'achat. En moins de deux ans on construisit un bâtiment pouvant accueillir une centaine d'élèves avec une petite église en style gothique si belle, gracieuse, mignonne qu'elle est devenue le joyau des chapelles des Marcellines. En septembre 1876, on élit supérieure de cette maison Sœur Emilia Simonini, une de nos anciennes élèves ; onze Marcellines furent ses compagnes de fondation. Le bon cardinal, l'archevêque Billet, ami de Mgr Biraghi, entretemps était mort. Il nous avait beaucoup appréciées quand nous étions dans la maison louée, tant et si bien qu'il nous avait destiné son neveu, le chanoine Dunand,

comme directeur, prédicateur et catéchiste. Mgr l'Archevêque, à sa mort, fut remplacé par Mgr Pichenot, bon, très pieux, mais toujours timide et incertain ; or, un intrigant de la Curie (car des individus importuns ne manquent jamais), n'aimait pas que nous nous installions à Chambéry. « Il y avait déjà beaucoup de congrégations religieuses dans cette petite ville ; Salésiennes, Dames du Sacré-Cœur, Sœurs de Saint-Joseph, et toutes avaient des écoles. Pourquoi une autre congrégation ? – disait-il, - *on fera concurrence...!* » J'essayais de lui faire comprendre que notre intention n'était pas d'éduquer les Françaises, mais d'apprendre convenablement le français à nos Italiennes. Ce bon Archevêque, sans nous encourager, ne nous donna pas, cependant, une réponse négative. Quant à nous, après avoir acheté la maison, il nous fallait s'en sortir le mieux possible et nous mettre dans une situation de légalité. Il y avait parmi nous des institutrices italiennes avec un diplôme en langue française, mais n'étant pas de nationalité française, leurs diplômes ne valaient rien. Sœur Anne Viret, déjà professe et native de Chambéry avec un brevet français régulier, pouvait très bien ouvrir la maison à son nom, mais elle n'avait que 23 ans.

Monseigneur Biraghi et les Sœurs là destinées considéraient cette démarche trop risquée, car sœur Viret était très jeune. À vrai dire, je souhaitais que la Supérieure soit sœur Simonini, tandis que sœur Anne Viret prêterait tout simplement son nom ; en tout cas, je n'insistai pas pour ne pas vexer qui que ce soit. Le préfet de l'époque à Chambéry, M. le Comte de Vallavieille, homme éminemment catholique, comprit ma pensée, mais suivant plus son cœur que la rigueur des lois, il rédigea un décret selon lequel on acceptait les Dames Marcellines à Chambéry, sous le nom de Madame Simonini et leur permit d'ouvrir l'école.

On passa ensuite à l'érection ecclésiastique et civile de cette maison. Et avec cela une prophétie de Pie IX s'accomplit. Pendant les trois ans de location de la maison, il nous avait permis de garder le Très Saint Sacrement. À ce moment-là, il nous avait dit : « J'accorde cette permission pour trois ans avec la certitude que vous la continuerez ensuite ». En peu de temps, les élèves internes augmentèrent jusqu'à être une quarantaine ; même ce navire naviguait paisiblement, sillonnant les flots. Des novices françaises entrèrent ; le clergé et beaucoup de gens distingués de Chambéry commencèrent à nous estimer, ce qui nous promettait un avenir heureux et nous étions enfin soulagées.

En 1877, aucun incident inquiétant ne vint nous détourner de notre paisible parcours, si ce n'est que la mort de l'illustre Comtesse Taverna. Quelle douleur pour M. le Comte, son époux ! En octobre, ayant

appris que moi, la Supérieure Capelli et la Supérieure Gerosa étions à Chambéry pour y passer quelques jours, il vint nous rendre visite ; c'était la première fois qu'il voyait cette maison. « Belle ! - dit-il - la maison est très belle, l'idée est excellente, l'entreprise est sainte ! Bien ! » Mais hélas ! L'excellent Comte au bout de quatre mois, épuisé par une longue pneumonie, suivait son épouse ! Je pleurai pour lui, toute la congrégation pleura pour lui et le pleurera longtemps ! Il était notre Ami et Protecteur, tel un Père !... Il s'intéressait à toutes nos affaires. Les biens de l'Institut lui tenaient tellement à cœur qu'il examinait chaque année en détail notre Administration, nos états financiers, nos comptes ; il louait notre travail et nous encourageait avec des réflexions de bon sens. Que Dieu ait cette belle âme en gloire et lui rende au centuple le bien qu'il a fait pendant presque trente ans aux pauvres Marcellines.

XXI

DERNIERS JOURS ET MORT DU VÉNÉRÉ

MONSEIGNEUR BIRAGHI

1879

Exposé d'un de ses bien aimés disciples.

Depuis plus de quarante ans Monseigneur Luigi Biraghi jouissait d'une santé très bonne et florissante. Ses études poussées et constantes, la vie austère qu'il menait et ses nombreuses et variées occupations au séminaire et en dehors du séminaire, nous avaient fait craindre, déjà à l'époque où il était âgé de 25 à 36 ans, qu'il ne finisse sa vie par phtisie. Mais, bien au contraire, tout cela l'avait, ensuite, si revigoré que personne ne se rendait compte qu'il vieillissait et que les années pesaient sur ses épaules. En 1871 il eut une légère bronchite, mais en suivant un régime et avec un peu de repos il la surmonta vite, et il revint aussi vigoureux et gaillard qu'avant, occupé à ses études du matin au soir et dans la direction spirituelle des Instituts de ses Marcellines. Ce n'est qu'à la fin du rude et long hiver de cette année qu'il commença à souffrir d'un certain inconfort digestif ; toutefois, comme il n'avait pas l'habitude de prendre soin de lui, après avoir consulté un médecin réputé, il ne prit que quelques petites précautions, suspendit le repas du soir, et alla de l'avant. Mais il arriva qu'en juin, trois ou quatre vertiges de très courte durée le firent tomber par terre, si bien que les Pères Barnabites, chez qui il demeurait, informèrent les Marcellines pour qu'elles obligent leur Fondateur à se soigner. En effet de tels vertiges, étaient les signes avant-coureurs de maux à ne pas négliger. Ses filles bien aimées, sous un prétexte dissimulé, l'amenèrent, non sans peine, à demeurer à l'hôtellerie du collège et le confièrent aux soins de deux excellents médecins. Monseigneur,

cependant, ne voulait jamais rester au lit et célébrait chaque jour la sainte messe ; de même, chaque jour, il se rendait à la bibliothèque Ambrosienne pour vaquer à ses devoirs. Il lui paraissait drôle d'être constamment accompagné partout où il allait, soit à pied, soit en calèche. Au début de juillet il voulut se rendre à Chambéry, en espérant que l'air plus frais et plus léger pouvait aider sa digestion et lui enlever cet inconfort qu'il disait ressentir à l'estomac, là où se termine la poitrine. Il était certainement inquiétant de lui faire entreprendre un voyage de douze heures sans aucun arrêt dans cet état de santé ; mais il était encore plus dramatique de lui refuser ce séjour grâce auquel il s'attendait à un grand bien. Il fut alors convenu, avec le conseil de ses médecins et de ses neveux, que deux sœurs marcellines et un de ses disciples, un ami bien-aimé, le Très Révérend Prévôt de Lecco, l'accompagneraient.

En Savoie, notre Monseigneur affirmait qu'il se sentait mieux. La fraîcheur des pluies fréquentes, l'accueil cordial, la considération et l'estime, non seulement de ses filles qui étaient là, mais aussi de son Excellence, l'Archevêque de Chambéry et du haut clergé, ainsi que des laïcs, l'aidaient à mieux se porter. Il rentra, donc, très heureux à Milan sans aucun ennui causé par sa maladie et il demeura encore dans l'hôtellerie de Via Quadronno. Ici il vécut heureux trois jours ; cependant il faut dire que la pensée de la mort l'inquiétait déjà sérieusement, car il se rendit dans son ancienne cellule, auprès des Pères Barnabites, et à la Bibliothèque Ambrosienne pour mettre de l'ordre dans ses affaires comme s'il ne devait jamais plus y revenir et il fit son testament.

La quatrième nuit, celle du jeudi, il fut de nouveau pris de vertiges, et il tomba du lit sans se souvenir comment cela s'était produit. Cependant, il ne renonça pas à la célébration des Mystères divins le matin même et les deux matins suivants, ni il n'abandonna la récitation du Saint Office des Heures. Le dimanche également, il voulut descendre pour la célébration de la messe, mais en s'habillant, de nouveau surpris par les vertiges, il tomba et tapa sa tête sur le rebord du lit, en se blessant légèrement. Les médecins l'obligèrent à se mettre au lit et il y resta jusqu'à l'heure du repas. Aux amis et à ses neveux qui venaient lui rendre visite, il racontait en plaisantant l'événement du matin qu'il considérait la chose la plus ridicule du monde ; celle qui, pour un instant, lui ôtait toute sensation de vie, puis le rendait en bon état de santé sans lui laisser aucune souffrance et aucun inconfort. Toutefois, à partir de ce jour il ne put plus quitter sa chambre ... Entretemps, les médecins s'étaient aperçus que les battements de son cœur devenaient chaque jour de plus en plus irréguliers ; ils alertèrent les Marcellines qui ne l'abandonnèrent

plus un instant. Elles étaient aidées par deux servantes et deux serviteurs et surtout par ses neveux qui s'alternaient pour le garder. Effectivement Monseigneur avait besoin de cette assistance assidue et attentive ; en effet, le lundi matin, sans aucun signe avant-coureur, alors qu'il était encore au lit - après avoir récité, l'esprit serein, ses prières et médité un psaume qu'un clerc⁷ lui lisait lentement - il fut pris encore si intensément et de manière continuelle par le vertige, que moi, qui étais présent, je le crus en fin de vie. J'envoyai chercher l'huile sainte et lui donnai l'absolution sous condition; j'étais sur le point de lui administrer l'extrême-onction, quand il ouvrit les yeux et, après dix minutes encore de fortes convulsions, il reprit enfin connaissance.

À l'annonce de ce qui s'était passé, parents et amis coururent auprès de lui; parmi eux, le plus aimé de tous, Monseigneur Rossi, Vicaire Général. Avant le soir, vint aussi son Excellence le Très Révérend Archevêque qui l'aimait et l'estimait beaucoup. Ce saint homme confus et mortifié de se voir l'objet de tant de soins et d'attentions, qu'il disait ne mériter aucunement, était ému - parfois jusqu'aux larmes. Il avait toujours des paroles bonnes et édifiantes pour tout le monde, et à ceux qu'il voyait les plus émus et touchés au sujet de son état : « Oh mes chers - disait-il - je suis vieux, vous le savez, il faut que je m'en aille ».

Par la suite, son mal n'était plus si intense, mais il devint plus fréquent, jusqu'à dix ou quinze fois par jour. Il disait que l'ennemi battait en retraite et qu'il n'osait donner que quelques petits signes. Il n'oubliait pas, cependant, le grand pas qui l'attendait, si bien qu'il allait chaque jour, de plus en plus, s'y préparer saintement. Il consacrait les heures du matin à la prière, aussi bien au lit, qu'assis ; il se faisait lire les lettres de saint Paul et celles de saint Ignace d'Antioche, puis il s'entretenait avec les supérieures des maisons.

Bien qu'indirectement, pour ne pas leur donner de la peine, il donnait à toutes les derniers conseils que son âme si grande lui suggérait pour le bien de cet Institut qui fut la raison de presque toute sa vie.

Enfin, dans l'après-midi, il recevait ses amis et parlait volontiers de tout avec sa lucidité d'esprit habituel, avec un ordre et une précision des tournures, si bien qu'il parlait comme un livre. Il écrivait des recommandations pour un concierge de l'Ambrosienne qui devait se rendre à Paris, afin d'y consulter un manuscrit des œuvres de saint Ambroise ; il donnait des réponses scientifiques ou expliquait des passages de l'Écriture à ceux

⁷ Le jeune théologien Videmari, neveu de la Mère Supérieure.

qui le lui demandaient. Il se souvenait des morceaux d'histoire ecclésiastique ou civile et citait des poèmes des classiques italiens et latins avec la fraîcheur d'un professeur de rhétorique, en essayant - surtout après quelques brèves attaques de son mal - d'effacer avec des souvenirs hilairants cette impression douloureuse que son état avait produite chez les présents et qu'il lisait sur leurs visages. Au cours de la semaine, il appela deux fois le Confesseur et se prépara à recevoir la très Sainte Communion. Dès qu'il sonna minuit, le samedi, je pris le Très Saint Sacrement de la chapelle du Collège et, suivi de deux clercs avec des cierges et d'un serviteur avec le baldaquin, je traversai la rue et montai dans la chambre de Monseigneur. Celui-ci, assis sur son lit, l'étole autour du cou et les mains jointes, vénéra profondément la Sainte Eucharistie, et accompagnant toutes les prières rituelles, il reçut notre Seigneur Jésus-Christ avec la componction et la pitié des séraphins, puis ferma les yeux il resta longtemps en contemplation. Après l'action de grâce : « Oh quelle scène du Ciel - s'écria-t-il... - en pleine nuit, dans le silence profond, ces vierges de Dieu avec leurs bougies allumées, ces autres personnes toutes saisies par une foi vivante, et le bon Jésus qui daigne me rendre visite, oh ! Ne pensez-vous pas que c'est une scène de catacombe ? »

Il reposa paisiblement jusqu'au matin et ce jour-là, il parla à tout le monde de la joie particulière de l'esprit qu'il avait ressentie cette nuit-là et qu'il souhaitait expérimenter de nouveau à la fête de Notre-Dame de l'Assomption. Il passa le dimanche comme les autres jours, s'entretenant plus longtemps avec son neveu bien-aimé, l'Abbé Paolo, et se plaignant aimablement des trop nombreux soins qu'on lui réservait, comme s'ils pouvaient, selon lui, retarder son paradis. Cependant son mal ne lui laissa pas de répit, et le saisit même trois fois pendant le repas. Le soir, donc, il préféra se coucher tôt, disant qu'il était fatigué, de manière que les médecins puissent à leur aise le visiter au lit. Ceux-ci trouvèrent des gonflements aux pieds et aux jambes et ils informèrent les Sœurs assistantes que la maladie allait s'aggraver. Néanmoins, Monseigneur dormit tranquillement pendant trois bonnes heures, et voyant la Supérieure de la Maison de Gênes qui venait d'arriver, il lui raconta tout le processus de sa maladie, puis il poursuivit en disant : « Mais tout cela n'est rien; ce que j'ai souffert est peu, très peu, si je le compare à ce que les saints ont souffert; Dieu m'a accordé trop de grâces et de faveurs tout au long de ma vie, et même maintenant, il a voulu que je sois ici, servi comme un prince ». Ensuite il parla du Paradis et des joies qu'on y goûtera, avec tant de douceur et de ferveur que les Sœurs présentes en furent enthousiastes. Enfin, il conclut qu'il était prêt à tout : qu'il

resterait encore un peu si le Seigneur le lui accordait, mais qu'il partirait volontiers s'il l'appelait à Lui : « Sit nomen Domini benedictum ». Et avec ces mots sur les lèvres, il se rendormit. Il se réveilla à six heures : « Je vais très bien », dit-il à la Mère Supérieure qui était accourue à son chevet. « La grâce que vous cherchiez m'a été accordée ; laissez-moi réciter mes prières, puis envoyez-moi le serviteur, je veux me lever tôt ». Après avoir bavardé encore un peu, voici qu'une jeune Marcelline⁸ lui rend visite et lui baise la main. Biraghi, le pauvre, lui sourit et dit : « Oh ! Je vous salue, soyez une bonne soeur, ensuite nous nous reverrons au paradis, en montrant le ciel et, là, levant ses yeux : « Pour moi même maintenant, si Dieu le veut... oui ... que la volonté de Dieu soit faite ! » et il ne dit plus rien. Les personnes présentes s'aperçoivent qu'il se sent mal et que son visage devient tout rouge; elles courent dans la chambre voisine me chercher pour l'huile sainte que je gardais avec moi; Je me précipite vers le cher malade. Je renouvelle l'Absolution, j'administre l'Onction des malades et je termine en récitant le Requiem, car, sans aucune agonie, son âme si belle s'était envolée vers Dieu à 7 h. 45, en ce 11 août.

Monseigneur nous a été enlevé trop subitement et la désolation était à son comble, surtout parmi ses filles spirituelles. Depuis dix jours avec des prières publiques et privées, dans leurs Maisons et dans les Sanctuaires de la Ville et du Diocèse, par des triduums et des neuvaines elles avaient sollicité tous les saints du paradis, afin qu'ils veuillent leur laisser encore pour quelque temps leur vénéré Père et Fondateur.

Après que ses serviteurs affectionnés l'aient revêtu de ses robes sacrées, il fut placé sur une table et ce fut une scène très déchirante de voir les larmes, d'entendre les gémissements de ceux qui venaient lui rendre visite, lui baiser les mains et se recommander à son intercession. Sœurs, élèves des collèges, prêtres, pénitents du défunt, gens du peuple ou ayant reçu du bien de sa part, personnes saisies d'admiration devant son attitude toujours digne, douce et modeste, tous voulaient le revoir et avoir un objet quelconque en sa mémoire.

Le 12 août, le Chapitre Ambrosien fit, selon son style, un Office pour le repos de Monseigneur et les Sœurs Marcellines en offrirent deux autres très solennels aux Paroisses de Saint-Calimère et de Saint-Alexandre. Ensuite, le 13 août ses neveux lui firent de splendides funérailles, dignes du grand Homme qu'il était.

⁸ Soeur Antonietta Videmari, nièce de la Mère Supérieure.

Sa dépouille fut transportée de la chapelle du Collège à la basilique Ambrosienne par une partie du clergé de Saint-Ambroise. Le corbillard était précédé des élèves des deux Collèges et d'une centaine de Marcellines, et suivi d'une autre centaine de prêtres, ses disciples et admirateurs, et d'un grand nombre de Messieurs et de Dames. Depuis longtemps Milan n'avait pas vu de telles funérailles pour un prêtre. L'Archevêché, le Chapitre métropolitain, le Séminaire diocésain, la Bibliothèque Ambrosienne, l'Académie Théologique de Gênes et les Congrégations des Oblats, des Barnabites, et des Fatebenefratelli et d'autres y étaient représentés. Il y avait beaucoup de prévôts de la ville et de la campagne, beaucoup de curés, d'assistants, d'éminents professeurs et de nombreuses personnalités laïques, remarquables par leur noblesse, leur science, leurs études littéraires et leur position sociale. Il semblait que ce cortège, qui n'avait pas été possible de faire convenablement aux saints patrons Ambroise, Gervais et Protas, cinq ans auparavant, avait été destiné à être fait maintenant à celui qui, par ses études quotidiennes, les avait retrouvés et remis en vénération. Dans la Basilique Ambrosienne, richement décorée pour le deuil, le révérend Chapitre chanta l'Office et la Sainte Messe, et l'Ami du défunt – Mons. l'Abbé Prévôt Rossi – donna pontificalement l'absolution ; puis, avec le même ordre, il fut conduit au Cimetière Monumental, où l'Abbé prof. Pozzi lut dans l'émotion générale, les éloges du Défunt. Vers le soir, sa dépouille mortelle fut transportée à Cernusco sur Naviglio, son village natal. Là, à la périphérie, il fut accueilli par le Clergé et par de nombreuses autres personnes, par les Autorités Municipales, présidées par le Maire, son neveu, par l'Administration de l'Hôpital, auquel feu Monseigneur avait tant fait du bien, par tous les parents qui était venu des contrées les plus éloignées et par les gens les plus respectables du village. Dans une tristesse indicible, il fut, ensuite, accompagné et placé dans la chapelle du Collège des Marcellines. Cet homme aimable alla, donc, reposer la dernière nuit là où il conçut sa première pensée et où il construisit la première maison de son Institut. Les bonnes Sœurs veillèrent dans les larmes et les prières, et le lendemain matin, dans l'église paroissiale, on célébra de nouveau pour lui des funérailles solennelles. Si elles ne dépassèrent pas celles de Milan pour la splendeur des décorations et pour le cortège bien choisi qui avait pris part, elles les devancèrent certainement pour le grand nombre de participants venus de tous les hameaux et des villages voisins, et pour l'abondance des sentiments, dont ces propriétaires terriens témoignèrent la peine qu'ils ressentaient dans leur cœur pour la perte d'un des leurs concitoyens si charitable et vénéré. Enfin, sa dépouille bénie fut amenée au

cimetière municipal et déposée temporairement jusqu'à ce qu'une chapelle mortuaire soit érigée. Il a été pleuré et salué par les prêtres professeurs l'Abbé Luigi Talamoni et l'Abbé Giulio Cav. Tarra.

Que la belle âme de Mgr. Luigi Biraghi si amoureux de Dieu, de l'Église, du Pape et de son diocèse natal, nous obtienne du Seigneur ce qu'il a toujours désiré dans son cœur : un Clergé saint et savant, ainsi que des jeunes et des mères vraiment chrétiennes, qui puissent édifier et sanctifier leurs familles et leurs entourages !...

Ce 11 Août 1879.

Signé :
Francesco Biraghi
Prêtre

XXII

CRAINTES ET ANGOISSES

Ambroise, attristé par la mort de son cher frère disait ! « *Le bœuf cherche son compagnon et il lui semble n'être plus tout entier et on l'entend beugler si le bœuf qui travaillait avec lui au même joug n'est plus là à ses côtés* ». Telle je me sentais, moi si malheureuse, privée du Vénéré Supérieur, car depuis quarante ans et plus, nous tracions ensemble le sillon de la vie. Le travail le plus dur était pour Lui, pourtant toujours si modeste et de grande édification ! Il m'entourait de sollicitude comme un Père !... Il m'entourait de protection et de sécurité... Humble comme un enfant, il me consultait, je dirais presque, avec respect. Oh, quel malheur ! Quel malheur ! ... Avec le départ de ce Père vénéré tout avait disparu pour moi dans ce monde ! ... Les neveux du cher défunt – M. Tizzoni et M. Biraghi – essayaient de me consoler en me promettant leur valable soutien. De nombreux Prélats, des Messeigneurs, des Évêques, des Archevêques, des Patriarches et quatre Cardinaux, prenant part à ma profonde douleur pour cette grave perte, m'encourageaient par leurs écrits si précieux, mais en vain ! Monseigneur n'était plus ! ... Et je restai seule avec tout le poids de la responsabilité de cette œuvre sainte qui m'avait été confiée... Quels jours !... Quelles nuits !... Quelles angoisses ! L'état d'âme des Marcellines n'était certainement pas meilleur que le mien ; orphelines, malheureuses, toutes des filles très attachées à un tel Père ! Les Supérieures locales étaient attristées et affligées tout autant que moi. Nous nous présentâmes à notre bien-aimé Archevêque, Monseigneur de Calabiana. Avec quel amour il nous accueillit ! De saintes réflexions, de forts encouragements, de bonnes résolutions pour que nous ne reculions pas d'un point dans le difficile engagement de nos onéreux devoirs : « Je suis votre Père - disait-il - Dieu vous assistera et du Ciel Monseigneur sera pour vous d'une plus grande aide ! » Avec la bénédiction de ce saint homme, nous sommes reparties un peu soulagées.

Pas d'examens publics en cette année de deuil. Des prières, des exercices spirituels et la ferme promesse d'une communion hebdomadaire (le lundi) à l'intention de la noble et belle âme du Vénéré Fondateur.

XXIII

LE CARDINAL ALIMONDA

PROTECTEUR DE LA CONGRÉGATION

Depuis avril 1879, Monseigneur Biraghi, pressentant peut-être sa mort, insista pour que je me rende à Gênes ; il souhaitait qu'avec la bonne Supérieure Locatelli je rende visite à Monseigneur Alimonda, Evêque d'Albenga, qui venait d'être créé Cardinal.

Dans quel but m'envoyait-il à Albenga ? Il disait qu'il se sentait maintenant âgé (ce saint homme était dans sa 78e année) et il voulait que j'obtienne de cet excellent Cardinal l'engagement à devenir le Protecteur de notre Congrégation. Il n'arrêtait pas de répéter : « Je ne vois personne qui soit pour vous plus indiqué que son Éminence Alimonda. Je l'ai connu quand il était encore chanoine et il m'a toujours honoré de sa sainte et très estimée amitié, même en tant qu'évêque ; il aime et apprécie mes filles. Qui mieux que Lui pourrait vous assister après mon départ ? » Un tel discours fut un coup de couteau dans mon cœur ; J'obéis, cependant, et, en compagnie de Soeur Locatelli, je rendis hommage au Très Eminent Cardinal d'Albenga.

Ce fut une joie pour Son Éminence de recevoir les filles de son ami Biraghi. L'accueil affectueux et paternel fut une occasion de joie pour nous aussi. La demande que nous lui adressions au nom du Supérieur fut pour lui comme un commandement sacré : « Dites-lui - ajouta l'Éminent Cardinal - de vivre en toute tranquillité et pour longtemps qu'en toute éventualité je serai toujours un ami, un protecteur et un père pour ses Marcellines ; je ferai tout ce que mon cher et bon Abbé Biraghi souhaite ». La malheureuse et triste nouvelle que son ami était décédé lui parvint à sa villa de Gavi, où il se trouvait. Il en fut profondément affligé, le pleura à chaudes larmes et il prit part à mon deuil en me réconfortant par la lettre que je transcris.

« Très estimée Supérieure,
"Mon âme a été douloureusement frappée par cette soudaine et terrible nouvelle : Monseigneur Biraghi est mort ! C'était comme me dire : ton frère, ton Père n'est plus ! ... J'ai tellement aimé ce vénéré prêtre qui m'a tant aimé ! Nous nous sommes connus, il y a longtemps, quand notre vie s'écoulait encore forte et florissante ; Nous nous sommes immédiatement compris dans nos réflexions privées au sujet de l'Église et du monde actuel, tellement tourmenté et poussé à s'opposer à la volonté de Dieu. J'ai salué en lui le Fondateur et le Père d'un Institut de dames pieuses et saintes, une congrégation conforme aux besoins de notre temps et bénie par la Providence.

Quant à lui, il aimait en moi l'humble personne que je suis, (comment le dire autrement ?) l'expression de mon sentiment catholique et le désir de faire du bien au monde. Oui, il m'aimait beaucoup et il ne m'a pas perdu de vue ! Il me faisait cadeau de ses écrits tant précieux... il m'écrivait des lettres aimables ... À Milan, il voulait que je sois l'invité des Marcellines et il était mon Ange Consolateur. À l'époque de ma consécration comme évêque d'Albenga, il vint tout de suite à Gênes et assista à ma consécration dans l'église métropolitaine. Mais maintenant mon Ami, mon Frère, mon Vénérable Père est mort ! Monseigneur Biraghi n'est plus ! Mon esprit est en proie à la consternation... À travers ma souffrance je comprends votre souffrance, mon excellente Supérieure, vous qui pour Mgr Biraghi était sa fille spirituelle et son assistante avisée. Je comprends la douleur de toutes vos consœurs. Ses filles ont perdu leur Père. Allez, pleurons, pleurons !... Et puis non ! Ne nous abandonnons pas à la douleur insensée du cœur ; que la foi nous éclaire et nous réconforte ...

Monseigneur Biraghi n'est plus de ce monde, parce que Dieu voulut qu'il fût avec Lui. La terre n'était plus digne de Lui, et Il était mûr pour le Ciel ; Il s'est envolé là où sa vertu devait enfin être couronnée.

Et du ciel, l'âme de Monseigneur Biraghi regarde la terre agitée qu'il a abandonnée, et il s'en réjouit ; mais il regarde aussi tous ceux qu'il a connus et ses amis et prie pour eux ; il regarde ses Filles bien-aimées et les bénit en les fortifiant pour la victoire du bien.

Nous avons, donc, perdu sur terre l'Ami et le Père, mais nous avons acquis un efficace Protecteur au Paradis.

Que nos esprits se fortifient grâce à cette noble intelligence que la foi catholique nous donne, grâce à cette confiance qui nous élève à cette certitude spirituelle.

Ne pleurez plus, vous et vos consœurs !

Prions le défunt qui maintenant vit en Dieu et nous serons consolés. Quant à moi, me voici disponible en toute simplicité. Madame la Supérieure, vous désirez m'honorer du titre de Protecteur des Marcellines. Pour tout ce qui est en mon pouvoir, et pour tout ce dont vous avez besoin, n'hésitez pas à vous adresser à moi; disposez de moi comme vous le voudrez ; je m'offre entièrement au service de votre institution caritative.

*Avec mes sentiments les plus respectueux.
Bien à vous en Jésus Christ ».*

signé : G. Card. ALIMONDA

Gavi, ce 15 août 1879,

À la très estimée
Madame la Directrice des Marcellines
Soeur Marina Videmari
Quadronno Milan

Un tel écrit et un soutien si valable, fut d'un grand réconfort pour les Marcellines tant accablées ; que le Seigneur soit loué ! Après quelques mois, son Éminence en personne se rendit à Milan pour une visite à ses Marcellines. Il resta trois jours dans notre hôtellerie. Des conseils, des encouragements, de très sages et saintes règles. Voilà que s'écoule la sixième année du départ de Monseigneur ; oh combien cette belle âme va aimer voir du Ciel que le Très Éminent Cardinal n'a jamais manqué à l'engagement assumé d'assister et de protéger ses filles Marcellines dans la plus sainte dévotion !

XXIV

EXPULTION DES MARCELLINES DE CHAMBERY

Les récentes angoisses, que je venais de vivre, avaient si ébranlé mon esprit au point que mon pauvre corps en fut très éprouvé ; je tombai malade et l'on craignait déjà la fin de mes jours. C'en aurait été trop pour les Marcellines déjà très peignées ; à cette nouvelle inquiétude vint s'en ajouter une autre.

À Chambéry, la loi Ferry, qui avait tant inquiété notre Vénérable Monseigneur Biraghi, vint frapper les Marcellines et les accabler par les arrêtés du 29 mars 1879. Les malheureuses se croyaient déjà titularisées avec l'arrêté du Préfet Vallavieille et espéraient s'en sortir indemnes. Ce n'était qu'une illusion ! Le nouveau Préfet Saisset-Schneider, récemment nommé à Chambéry, influencé par certaines personnes, jalouses du bon démarrage de notre Pensionnat, cherche, fouille, examine et trouve la manière dont le Pensionnat des Dames Marcellines avait été érigée. Or, découvrant son installation illégale, il imposa à celles-ci de faire parvenir une demande pour être régulièrement approuvées par la République Française.

Les Marcellines s'y opposèrent comme toutes les autres corporations l'avaient fait dans un cas similaire ; ainsi les avait-on conseillées et il ne fallait pas faire autrement. Le Préfet s'en indigna ; après avoir utilisé tous les moyens les plus flatteurs et les plus persuasifs, il se mit en colère et leur donna quarante jours, en plus des trois mois déjà écoulés depuis la publication de la loi, pour fixer une date de départ et prendre des décisions. Tout cela était-il à cause de la vexation du gouvernement ? Qui avait raison ou tort ? Effectivement, en tant que Préfet, Monsieur Vallavieille n'avait pas le droit d'approuver et de permettre l'ouverture et l'installation d'un Institut religieux ; cela revenait au ministre des Cultes et de l'Instruction Publique. Le brave homme l'avait fait de bon cœur et les Marcellines en subirent les dures conséquences. Nos très influents et nombreux amis de Chambéry, ont tout fait pour éviter la catastrophe. De

Milan, moi qui à ce moment-là m'étais un peu remise de ma douloureuse maladie, je me dévouais corps et âme à cette fin ; mais toutes mes démarches furent inutiles. Un soir de fin août 1880, deux Commissaires de Police se rendirent de nouveau au Pensionnat du Faubourg Nézin et y lurent l'arrêté de la fatale expulsion des suivantes Dames Marcellines :

Mme Simonini Emilia

Mme Frigerio Giuseppa

Mme Morandi Francesca

Mme Costa Colomba

Mme Gonin Carolina

Mme Videmari Luigia

Si elles retardaient d'un seul jour leur départ, elles seraient arrêtées. Le lendemain matin, avant l'aube, toutes les six, accompagnées de deux messieurs très distingués, pères de deux de leurs élèves, se rendirent anxieusement à la gare de Chambéry. Là, deux gendarmes étaient prêts à les escorter jusqu'à la frontière de Modane. Les malheureuses, expulsées la nuit de cette affreuse journée, arrivèrent à Quadronno moins agitées et bien plus calmes. Quand je vis devant moi mes filles, saines et sauvées, et pus serrer dans mes bras ces malheureuses qui avaient tant souffert et que j'avais craint de perdre, je repris vigueur et santé ; pour la première fois je bénis Dieu que notre Vénéré Monseigneur fût passé à meilleure vie ! Et le petit nombre de celles qui restaient à Chambéry ? J'étais très inquiète pour elles : trois cuisinières, une couturière, une sœur lingère, six sœurs françaises avec la bonne Soeur Anne Viret. Le lendemain matin, cependant, je reçois un grand pli portant un timbre français. Providence !

Le terrible Préfet lui-même invite Madame Viret à se mettre en règle avec son diplôme, ainsi que toutes les autres enseignantes, afin de pouvoir continuer en son nom la gestion du Pensionnat. En réalité, Monsieur le Préfet l'appréciait beaucoup grâce à la renommée qu'il avait acquise et pour l'excellent succès de ses élèves. Toutefois, M. le Préfet était assez satisfait d'avoir expulsé les turbulentes Italiennes, comme il les appelait. Soeur Viret me demande conseil à ce propos ; à mon tour je m'adresse au cardinal Alimonda. Il répondit : « Acceptez ; gardez l'École ouverte en forme privée et continuez à y faire du bien ; le nom et la forme ne comptent pas ». J'encourageai soeur Viret à accepter ; on envoya les papiers requis, et, en peu de temps, cette maison fut reconnue et approuvée par les autorités du lieu comme Pensionnat Saint-Ambroise. Depuis cinq ans, ce petit bateau navigue calmement (on ne peut pas vraiment dire avec le vent en poupe) sans rencontrer de nouvelles vagues, ni se heurter à aucun écueil. Nos collèges lombards et ligures sont actuellement tous établis en forme privée. Si ce Pensionnat avait été ouvert à Chambéry, au nom d'une Française titulaire d'un permis et sous forme

privée, comme en Italie, l'expulsion aurait été évitée. Preuve en est que ce qui n'a pas été fait avant, il a fallu le faire plus tard. D'où la nécessité d'étudier les lois gouvernementales en vigueur, là où il y a des Maisons, et de prendre conseil auprès des avocats du lieu, afin d'être toujours dans la plus grande légalité possible !...

XXV

UNE MAISON SUCCURSALE À GÊNES

En 1880 le Seigneur nous éprouva par de nouvelles afflictions : la mort de trois de nos sœurs bien aimées. La chère et aimable Supérieure Gerosa, l'angélique Sœur Monfrini, et la bonne et maternelle Sœur Emilia Penati. Ce fut vraiment une désolation que de voir disparaître ces trois personnes si aimables et dignes d'estime pour l'Institut. Elles étaient désormais trois âmes élues et mûres pour le Ciel ; nous les pleurâmes à chaudes larmes avec un brin de sainte jalousie.

Après que le Chapitre eut nommé la bonne Sœur Emilia Marcionni Supérieure de la maison de Cernusco, à l'ouverture de l'année scolaire 1881, je rendis visite à la Communauté de Gênes. Tout était bien organisé. Tout exemplaire ! Je bénis Dieu de tout mon cœur⁹ : trente-cinq sœurs et cent-vingt élèves. Mais elles étaient trop à l'étroit tant et si bien que l'on pensa d'agrandir la maison. Les techniciens ne la trouvaient pas pratique aussi bien pour l'eurythmie que pour d'autres raisons. À côté de notre jardin se trouvait Villa Melzi qui alors était en vente ; j'essayai de l'acheter. Le propriétaire, s'apercevant de mon désir, gardait le prix élevé ; je ne pouvais penser à rien d'autre. Son Altesse le Prince Centurione, homme très enthousiaste de toute sainte entreprise, connaissant le besoin des Marcellines, en 1882 trouva la manière de nous faire acheter Villa Melzi à un tiers moins cher du prix qu'on nous avait demandé. Voilà les circonstances favorables que Dieu, dans l'Économie de sa Providence, m'a toujours préparées pour que je puisse venir à bout de mes audacieuses entreprises. Oh que le Seigneur est bon ! Je le répète encore une fois. Notre Eminent Cardinal Protecteur souhaitait fortement l'achat de cette Villa et il en fut très heureux. Monsieur le notaire Ambrogio Biraghi se rendit à Gênes pour l'acheter légalement au nom de

⁹ Le très Révérend Père Sapetti fut pendant 10 ans le confesseur et le prédicateur de ces Sœurs. Combien de bien il fit à cette Maison ! Combien d'affection il témoignait à tout le monde !

cinq sœurs marcellines, et lui aussi en fut très heureux, tant il s'intéressait à tout ce que nous faisions. Après avoir fait les restaurations nécessaires, actuellement les deux écoles sont actives : l'ancienne pour les cours inférieurs et Villa Melzi, maintenant devenue maison Sainte Marcelline, pour les Cours Supérieurs ; ces deux écoles, s'aidant l'une l'autre, avancent et progressent sous la bénédiction du Ciel.

XXVI

PROPOSITION ET ACCEPTATION DE DIRIGER UNE ÉCOLE COMMUNALE ET RÉGIONALE À LECCE

Après la mort de Mgr Biraghi, on me sollicita d'ouvrir une maison à Pise. Oh, mon Dieu ! Je répondis tout de suite négativement ; mes quelques forces suffisaient à peine à m'occuper des maisons que j'avais. Par la suite, le maire de Lecce souhaitait l'arrivée d'une communauté des Sœurs Marcellines, à qui il voulait confier une école locale. Je répondis aussi négativement à ce Maire distingué. Après lui, Monseigneur l'Evêque de Crémone me demanda la même chose ; je donnai un humble, mais catégorique refus aussi à cet illustre Monseigneur. Mon Vénérable Fondateur n'était plus, et moi toute seule, la pauvre, je ne me sentais pas capable d'entreprendre de nouvelles fondations. Le Seigneur Dieu, cependant, nous voulait à Lecce. Malgré ces trois années de refus et de réponses négatives, mes pauvres filles furent amenées jusqu'au sud, au talon de l'Italie. Monsieur Brunetti de Lecce, Président des associations locales, nous tendit un bon nombre de "*pièges*" auprès de l'Evêque de Lecce, qui ne cessait de nous demander à notre Archevêque de Milan, auprès de notre Cardinal Protecteur, Gaetano Alimonda à Rome et, ensuite, auprès de tous les amis de l'Institut pour que nous acceptions ses requêtes. Et encore des lettres, des offres, des promesses, et des argumentations impérieuses d'un Père de la Sainte Église, nous sollicitèrent à nous engager dans cette entreprise presque sans que nous nous en rendions compte. L'archevêque de Milan, habituellement contraire à ce que nous quitions son diocèse, nous y encouragea. Notre très aimable et très éminent Protecteur, le Card. Alimonda, hésitant au début, par la suite m'écrivit : « Dieu vous veut à Lecce ; acceptez, donc ! ». On obéit promptement. Monsieur Brunetti se précipite à Milan ; ici on établit que les Marcellines dirigeront cette école sans que celle-ci soit soumise à des

Commissaires, ni à des dépendances extérieures, mais qu'elle soit uniquement soumise aux lois gouvernementales et scolaires en vigueur¹⁰, de la même façon que nos autres collègues. Tout nous fut accordé par Monsieur Brunetti qui souhaitait nous avoir à Lecce à tout prix et qui resta par la suite un très bon ami.

Au début du mois d'août 1882 on prépara le matériel à envoyer : échantillons de travail, médailler, modèles de mobilier pour l'enseignement, dessins, linge, archives. Que de choses ont envoya jusqu'au talon ! Puis il y eut un Chapitre pour le choix d'une Supérieure, ce à quoi il fallait penser sérieusement !... Nous devons choisir une personne mûre, sûre d'elle, soit à cause de la distance, soit à cause de la difficulté de la nouvelle entreprise ; après une longue discussion, l'élue fut Sœur Emilia Marcionni, pieuse, sérieuse, bonne administratrice ; mais la pauvre femme avait presque soixante ans.

Elle reçut son poste avec une attitude religieuse édifiante et on lui confia une équipe d'enseignantes jeunes, actives et très compétentes, ainsi qu'une bonne trésorière pour l'aider dans les charges de la maison. La bonne Vicairé sœur Rogorini et moi-même, les accompagnâmes jusqu'à Lecce. Vingt-et-une Marcellines accompagnées d'un domestique, de l'excellent Notaire Monsieur Biraghi et de notre cher ingénieur Scotti qui nous précédait pour trouver des logements convenables. Nous passâmes la nuit à Ancône ; le matin, nous allâmes toutes au Sanctuaire de la Madonna di Loreto. Sainte Messe et Communion ; larmes et prières ; le lendemain vers midi nous atteignîmes les portes de Lecce : c'était le 13 septembre 1882. Là, il y avait plus d'une vingtaine de landaus. Les plus remarquables et les plus nobles patriciennes de Lecce se saisirent, pour ainsi dire, des Marcellines et de moi, nous firent monter dans leurs voitures nous emmenant directement jusqu'au lointain Collège, ne me laissant même pas le temps de rendre hommage à Mgr le Vicairé Général venu lui aussi attendre notre arrivée à la gare, avec deux chanoines.

Nous arrivâmes à la porte du Collège et entrâmes dans sa belle chapelle pour rendre grâce à Dieu, puis nous remercions M. le Maire, Monsieur Brunetti, les autorités civiles, les illustres époux de ces pieuses dames, tous venus nous accueillir. Enfin on nous laissa seules. Tout était prêt et bien préparé pour notre repas, mais nous n'en avions pas envie ; étonnées, émues, il nous semblait de rêver, et à vrai dire, on craignait qu'après l'*Hosanna* ne vienne le *Crucifige*. Toutefois, par la miséricorde

¹⁰ A ce sujet, il avait demandé l'avis du Saint-Père, le pape Léon XIII

de Dieu, trois ans se sont déjà écoulés et, à part de petits ennuis inévitables dans la vie humaine, nous n'avons eu aucune sorte de tribulation.

Pourquoi tant de réjouissances de la part de ces dames ? L'École, connue sous le nom d'Angiolilli à Lecce, avait toujours été dirigée par des Sœurs, appelées Sœurs de la Charité et ces dames avaient toutes été leurs élèves. Le changement de gouvernement, la suppression, et bien d'autres divers conflits avec les Autorités poussa ces religieuses à s'éloigner volontairement de Lecce. La Municipalité et la Province firent alors diriger ce Collège par des laïcs pendant sept ans. La Direction changea quatre fois ; le résultat de cette gestion fut décevant, si bien qu'on finit par dissoudre ce pensionnat. Depuis trois ans l'école Angiolilli était fermée. Aucune de ces dames n'a jamais voulu confier ses filles à des laïcs et elles ont tellement insisté pour que la Direction de ladite école fût encore confiée à des Religieuses. Les pauvres ! Comme il n'y en avait pas d'autres à Lecce, et qu'il n'y avait aucun moyen de bien éduquer leurs filles, elles durent les envoyer loin - Naples, Florence et ailleurs. D'où la fête, la joie pour l'accueil des Marcellines. Oh de quoi n'est-elle pas capable la finesse de l'esprit féminin associée à une foi véritable et à une piété solide !

Je suis restée à Lecce pendant un mois pour la première installation, puis je suis rentrée à mon Quadronno avec ma bonne Vicair Rogorini, en rendant grâce au Seigneur.

XXVII

EN AUDIENCE AUPRÈS DE SA SAINTETÉ, LE PAPE LÉON XIII

Dans la société actuelle tant éprouvée en ces moments si orageux, nous sommes nous-mêmes étonnées de voir que nos huit navires naviguent, tout doucement, les uns après les autres sur la mer houleuse. Les vieux timoniers très experts sont tous déterminés à éviter les rochers, pendant qu'à l'intérieur, toutes travaillent pour la gloire de Dieu et le bien des âmes.

En étais-je pleinement satisfaite ? Pas encore. L'homme créé pour un bien infini a toujours de grandes aspirations et Dieu seul peut satisfaire ses saints désirs dans un monde meilleur. Je rêvais d'une audience avec Sa Sainteté, le Pape Léon XIII ! Je l'ai longtemps rêvée !... Il est vrai que je reçus une lettre de Pie IX en 1863, puis une Audience avec ce Haut Hiérarque en 1866 où Lui-même me conseillait de demander l'approbation de l'Institut. Léon XIII aussi m'avait encouragée et consolée avec une lettre en 1879, mais je voulais le voir, l'entendre, lui parler de tout ce que nous faisons et être bénies par Lui.

A ce moment-là j'étais en mauvaise santé ; je ressentais le poids des années et les combats soutenus ; pourtant ma forte volonté a toujours pris le dessus, si bien qu'elle m'a fait surmonter toutes difficultés. Je me rendis, donc, à Gênes avec une de mes nièces et ma vieille infirmière et au bout d'une semaine, je repartis avec la Supérieure Locatelli et une jeune novice. Une sainte veuve, mère d'une de mes sœurs, se joignit à nous ; six en tout et nous arrivâmes à Rome le 14 janvier 1883. Là, notre Éminent Cardinal nous avait préparé un modeste logement chez d'excellentes Sœurs françaises. Il vint immédiatement nous voir et il nous invita déjeuner chez lui ce jour-là et quatre autres fois pendant notre court séjour à Rome. Son Éminence connaissait le motif de ma venue et fit tout ce qui était en son pouvoir pour nous obtenir une audience avec Léon

XIII. Mais je voulais que le Cardinal lui-même nous présentât à Sa Sainteté, pour ne pas être maladroite comme il m'était arrivé la dernière fois devant ce Haut Hiérarque. Le Cardinal m'en dissuadait et moi j'insistais gentiment.

L'audience me fut accordée le 20 janvier. À 11 h 30 du matin, nous étions dans la grande salle du Vatican ; il y avait beaucoup de monde ! Des Sœurs Dominicaines ; une vingtaine de sœurs du Sacré-Cœur, des Prêtres, des Frères, des Évêques, des Messieurs et des Dames. Nous, assez gênées, prenions humblement la dernière place. Monseigneur Macchi, Maître des Cérémonies, arrive et dit : « Allons-y ! » Tout le monde commence à bouger ; nous restons à notre place, derrière, quand tout à coup ... voici le Cardinal qui nous emmène avec lui se dirigeant directement vers la salle du trône, en passant par des salles et des salons, au milieu d'une foule de gens, en partie assis sur des chaises et la plupart debout. Tous les regards étaient fixés sur nous. Entretemps le Pape monte dans le Trône et le Grand Maître sort en disant à haute voix : « Le Saint-Père accorde la première audience privée aux Sœurs Marcellines de Milan ». Merveilleux ! Nous sommes toutes entrées. Sa Sainteté, ses deux yeux pétillants et la bonté d'un vieux Siméon, s'adresse à nous en disant : « Venez, mes filles, venez recevoir la bénédiction de votre Père ». Nous sommes toutes agenouillées devant lui ; je baise son pied, puis sa main et les Sœurs font de même. Notre Cardinal était du côté du Trône ; il lui parla et lui raconta l'histoire de notre Institut, sa prodigieuse expansion et le grand bien qu'il faisait à tant de jeunes. Le Saint-Père me prenant par la main me dit : « Je me réjouis avec vous, ma bonne Mère ; continuez à faire du bien ; la vôtre est une famille bénie » ; par la suite quinze minutes de questions. Je lui dis que notre institut n'avait pas encore reçu l'approbation papale ; à quoi il répondit : « Eh bien, faites confiance à mon Cardinal Mgr. Alimonda ; c'est un saint ; vous êtes entre de bonnes mains. Il trouvera le moment convenable pour cela. Je vous bénis et avec vous toutes les sœurs ! » Quand il entendit que nous étions presque 300 « Oh que vous êtes nombreuses, trois cents ! Quelle bénédiction ! - s'écria-t-il - Travaillez, travaillez pour votre Institut pour gagner le Paradis ». Puis il ajouta : « Où est la Maison-Mère ? » « À Milan », répondis-je et je lui présentai les salutations respectueuses de notre archevêque en lui demandant une bénédiction pour lui ; ainsi fit Soeur Locatelli pour son archevêque de Gênes.

Puis il demanda : « Est-ce votre costume habituel ou pour le voyage ? » Et nous : « Notre costume de tous les jours, Votre Sainteté » ; et le Saint-Père : « Je l'aime, il n'attire pas trop l'attention et il convient bien de nos

jours où l'on n'aime plus les coules ! » Il m'a alors posé des questions au sujet de Lecce et si nous étions venues à Rome exprès pour le voir et être bénies par lui « Mes félicitations, - a-t-il ajouté - allez de l'avant avec courage à faire du bien et faites-en beaucoup ». Je lui ai offert une couverture. La scène fut très émouvante. Son Excellence le Cardinal Alimonda dit à Sa Sainteté qu'il avait été réalisée par nous ; un an de travail expressément pour le Saint-Père. Il l'a regardée, l'a admirée, l'a beaucoup aimée, puis a dit : « Eh bien, je vais en profiter ! » Il la posa sur ses genoux, l'étendit comme une couverture de voyage et ajouta encore : « Aujourd'hui je veux profiter du cadeau de mes Marcellines ». Puis de nouveau le baiser du pied, de la main, et de la croix. Il nous bénit et nous nous levâmes. Le Maître de Maison allait retirer la couverture de ses genoux, mais Sa Sainteté s'empessa de lui dire : « Non, non, laissez-la ; ça me tient bien chaud ». Une autre bénédiction et nous sortîmes. Nous sommes restées auprès du Haut Hiérarque de 18 à 20 minutes à la stupéfaction des deux cents personnes et plus qui attendaient l'Audience ; je pense qu'ils l'auront eue plus tard en commun, car si la leur était comme la nôtre, le pauvre Saint-Père serait tombé malade. Il allait bien, mais il avait un aspect assez frêle, me rappelant celui de notre Supérieure Gerosa. Nous avons de nouveau traversé les nombreuses pièces du Vatican, précédées de notre Eminent Cardinal. Ensuite, après avoir descendu le grand escalier, Monsieur le Cardinal est monté dans sa voiture et nous dans la nôtre jusqu'à notre petite maison, heureuses, enchantées, ivres, si l'on peut dire ainsi.

Je me souviendrai toujours de ce 20 janvier 1883 comme l'un des jours les plus heureux de ma vie. Le Cardinal souhaitait que je reste à Rome, mais mon but avait déjà été atteint. Mes filles avaient visité les basiliques et les catacombes ; il me tardait de revoir mes filles de Lecce, auxquelles je souhaitais rendre visite. Je quittai, donc, Rome le 22 ; Je passai par Naples et le 28 j'arrivai à notre école Angiolilli de Lecce. Quelle joie d'embrasser de nouveau mes filles ! Elles avaient déjà 50 élèves : on pouvait voir la main de Dieu dans cet heureux démarrage du Collège. Je restai une quinzaine de jours, en les encourageant dans la mission entreprise.

À présent, le pensionnat de Lecce compte environ quatre-vingts élèves et trente sœurs. Même si la croissance de cette Maison donna toujours des résultats consolants à tous égards, je ne veux pas passer sous silence deux grandes déceptions, afin d'instruire les Supérieures présentes et futures. En 1884, cette maison releva le besoin d'un personnel plus nombreux. La bonne Supérieure de cette maison, sans trop prendre en considération que la règle ne permet pas d'exceptions au sujet de l'âge

des aspirantes, sinon que pour celles qui intéressent l'Institut, accepta à l'essai, comme cuisinière, une jeune de trente ans, sans demander au préalable de nécessaires informations. Elle était une bonne à rien ! Après quelques mois, elle fut renvoyée ; mais que de chagrins la pauvre Supérieure et les Sœurs eurent ensuite ! Heureusement leur excellent curé Sforza, ami des Marcellines, les tira d'affaire !... Attention, mes chères Supérieures à qui vous accueillez ! Les temps sont tristes... ne finissez jamais de demander des informations et toujours tenez-vous-en à notre sainte Règle sur l'admission des novices...

À Lecce, les sœurs eurent plus tard une autre déception d'un genre différent. Il est naturel de souhaiter pour la maison des domestiques rapides, propres, actifs, intelligents et prêts à tout besoin. Il leur sembla d'avoir trouvé un bon domestique : vingt-cinq ans, avec tous les prérequis souhaités. En moins de deux ans, ayant appris de l'extérieur que ce jeune homme ne se conduisait pas de façon digne au Collège, cette Supérieure dut le renvoyer.

Donc, il faut que de bons chrétiens, des hommes mûrs soient à notre service ; de bons travailleurs ; des pères de famille à aider et soutenir en cas de besoin. De cette façon on aura des serviteurs fidèles, dévoués à l'Institut, comme nous les avons toujours eus, grâce à Dieu, dans toutes nos maisons.

XXVIII

CONCLUSION

Arrivée presque à la fin de ces aperçus historiques, rédigés d'une manière simple, prenant soin de dire surtout la vérité dans la charité, je ressentis un certain regret. Pourquoi avoir écrit tout cela ? À qui pourront-ils être utiles mes écrits ? Quel enseignement en tirer ? C'est la sainteté de ma vie, ma manière de parler et d'agir qui laisseront à mes filles un bon exemple, de saintes impressions et de doux souvenirs !... D'où pas mal de perplexités et d'inquiétudes à tous égards ; je passai une nuit...à me poser ces questions et ce fut une nuit presque sans sommeil.

Le matin, je sors de la chapelle avec les sœurs, j'appelle dans mon bureau mes assistantes et je leur dis : « Vous savez ? J'ai décidé ! » « Quoi ? » « De brûler tout ce que j'ai écrit ces jours-ci ». « Pourquoi ma Mère ? » Mes pauvres filles s'exclament d'une seule voix. En plus de leur avoir demandé de lire mes écrits, je voulus qu'elles soient les censeurs et les réviseurs de mon modeste travail. Elles s'y opposèrent en formulant quelques plaintes respectueuses. J'abandonnai, donc, ma résolution, mais ce n'était que pour le moment, bien sûr.

Les Supérieures locales venaient me voir à Milan, les unes après les autres. Elles avaient lu mes écrits et je les interrogeai à ce sujet, car, mes doutes n'avaient pas encore disparu et mes angoisses persistaient. « Les brûler ? Loin de là ! » Me dit la première avec qui je parlai. « J'ai lu le livre ». « C'est bien ! Très bien ! Que c'est beau ! Il sera de grand profit ! Savez-vous plutôt, ma Mère ? Il serait bon d'écrire quelque chose pour les futures supérieures pour que dans leurs maisons ne se glisse pas un je-ne-sais-quoi esprit de clocher, comme l'on dit si bien, à propos des choses, de l'argent, des personnes ». « Maintenant - continua-t-elle - tout va bien parce qu'il y a des sœurs âgées qui tiennent bon, mais avec le temps... on refusera peut-être les changements des personnes ; cela parce qu'il leur conviendra ou parce qu'elles n'aimeront pas ça... On ras-

semblera, par exemple, de l'argent pour quelques décorations de la chapelle ou pour quelques petits comforts, et ainsi de suite !» Cette Supérieure avait raison ; c'est tellement naturel de se créer des besoins, de se mettre à l'aise !... « Eh bien ! - Répondis-je ». « Je ferai un ajout et je mettrai vos réflexions si justes et sensées ».

Peu de temps s'était écoulé, et voici qu'une autre de mes plus chères supérieures, de grand talent et assez expérimenté, me demande mon travail ; elle le lit attentivement puis me dit : « Ma Mère, je vous remercie. Il est très intéressant ! Si vous me le permettez, cependant, il y a une lacune... actuellement, nos confesseurs, catéchistes, professeurs, vont et viennent pour leurs travail ; jamais un mot avec personne ; à part les Supérieures et leurs Assistantes, ils ne connaissent aucune de nous. Mais est-ce que ce sera toujours comme ça ? Vous savez ! Nous sommes des femmes ! Pourtant, selon mon modeste avis, je trouverais opportun que vous inculquiez aussi aux Sœurs ce point d'une telle importance ». « Tout à fait, - répliquai-je - Vous avez trouvé quelque chose qui m'a vraiment échappé et je me ferai un devoir de l'ajouter ».

Voici une troisième bonne Supérieure locale, douée de jugement et d'une délicate conscience. Elle aussi, bien sûr, voulut lire mon manuscrit et prit du temps avant de me donner son appréciation ; elle l'avait lu deux fois ; enfin elle vint me voir et dit : « Voulez-vous brûler ce livre ? Ô quelle folie ! Toutes ont une histoire de leur Congrégation et vous voudriez nous en priver ? Je l'ai tellement aimé que je vous prie de faire un ajout pour parler du bien, du profit, de la sainte édification que nous avons toujours tirés de nos vieilles et bonnes Marcellines. Depuis que nous étions élèves, les sœurs issues d'une famille aisée et les sœurs issues d'une famille pauvre ne se distinguaient jamais entre elles ; aucune n'exhibait jamais ses propres connaissances. Y avait-il une Académie ? Une fête ? Aucune ne se faisait remarquer ; tout était fait en commun. Demandez - qui a écrit cela ? Qui a composé ça ? Les Marcellines ! répondaient-elles. Ce que chacune tenait à cœur était l'honneur de la Congrégation et non pas l'honneur individuel. De telle manière nous jouissions d'une grande édification... Oh Mère, inculquez-le-leur ; cela sera d'un grand profit !» Je la remerciai, lui serrai la main et promis de le faire.

La quatrième Supérieure ne se fit pas attendre longtemps, impatiente de lire mon humble écrit. Elle était une femme d'un sentiment exquis et d'une grande perspicacité. Bien que je l'eus priée de me donner au plutôt son appréciation, elle ne me la donna qu'après une semaine ; elle était tellement réfléchie sur tout ! Enfin la voici, et me dit : « Magnifique ! Instructif ! Édifiant ! Bravo, ma Mère ! Cependant j'aimerais ceci.

Dans notre Institut, on a fait peu de changements de Supérieures, tandis que dans les autres Ordres la Supérieure change après trois, six, neuf ans au plus ». Sur quoi, j'ajoutai : « Notre Règle, ma chère, montre toutes les difficultés à trouver des personnes intelligentes et aptes à diriger et signale tous les dégâts qui pourraient arriver à l'Éducation par des changements de Direction trop fréquents ». Elle me répondit : « C'est vrai que les Supérieures actuelles des Maisons Marcellines sont toutes, ou fondatrices, ou femmes remarquables à tous égards, mais après elles, comment trouver des femmes à poigne pareilles ? » « Et vous, ne savez-vous pas, répondis-je, qu'il y a des grâces et que Dieu les donne ? ». Mais vétilleuse comme elle l'était ajouta : « Supposez, ma Mère, que la Supérieure élue manque de capacité d'action ou que, ayant les compétences, soit une personne un peu rigide, pas assez mère ; quel fardeau pour ces pauvres gens de la Maison ! » « Alors on a recours aux déplacements », ripostai-je. « Cela est déjà mentionné dans la Règle et dans les Normes ; inutile de le répéter. Après tout, continuai-je, toutes les choses humaines naissent, grandissent et périssent ; mais si notre modeste Congrégation, la plus petite de toutes, vivra humblement, observant la Règle et essayant d'en assimiler l'esprit, elle avancera mieux qu'avant. J'ai confiance en Dieu, en sa sainte bénédiction ».

On était en vacances. Toutes réunies et absorbées par les comptes de notre administration, voici qu'une cinquième Supérieure demande avec une douce insistance de lire le livre. Une personne d'une grande bonté : active, simple, toujours de bonne humeur ; dans ses premières années de noviciat, elle avait été infirmière. Après avoir lu mon écrit, elle vint me dire ses réflexions, et d'un air bon enfant, modeste et pieux me dit : « Les aperçus historiques sont bien écrits comme le récit des débuts de l'Institut et son développement jusqu'à présent. Bien sûr, avec les constitutions physiques des sœurs d'autrefois, on pouvait faire plein de bonnes choses ! Mais avec la jeunesse d'aujourd'hui, nerveuse et hystérique, qui a besoin de mille reconstituants. Oh, ma Mère, il faut vraiment inculquer aux Supérieures de les nourrir et de les occuper, sans trop secourir leurs petits malaises, autrement nos maisons, à présent florissantes, deviendront des hôpitaux pour malades imaginaires. À 30 ans elles portent des lunettes, à 40 ans elles voudront s'exempter de leurs activités et vivre comme des retraitées ; que se passera-t-il à 50 ans ? Allez, trouvez avec votre habileté d'esprit – veuillez m'excuser ! – la manière d'insérer une recommandation : dire aux Supérieures d'être bonnes, charitables, comme des mères, bien sûr, mais des mères au caractère un peu à l'ancienne manière. Et aux Sœurs dites-leur de ne pas faire attention

aux petits maux de tous les jours : plus on les caresse, plus on les ressent. Et qui ne souffre pas de quelque mal physique ?... Oh, vive nos vieilles femmes !»

Elle aussi a fait mouche, je me suis dit : ce sont de bonnes suggestions... Je comprends ! Elle parle par expérience... « Allez, ne vous inquiétez pas - lui ai-je dit - j'écirai aussi quelque chose à ce sujet. Cependant, il faut avouer que les constitutions physiques actuelles se sont considérablement détériorées ; mais je vous le répète, je tiendrai compte de vos réflexions », et toute aussi bonne qu'elle était, cette chère Sœur s'en alla heureuse comme une sainte.

J'avoue que les avis, les réflexions et les suggestions, exprimés par mes cinq Supérieures, m'avaient beaucoup inquiétée sollicitant mon pauvre cerveau : comment s'en sortir pour toutes les satisfaire ? Je réfléchis, j'évaluai et je conclus ainsi : ces avis sont si justes, si sensés, si évidents ! Pourquoi ajouter les miens ? Et je revins à mes comptes ... Complètement tranquille ? Pas tout à fait. La miséricorde, les grâces que j'ai reçues ont été immenses !... Quel compte-rendu demandera-t-il le Seigneur à votre Mère désormais bien âgée !...

MORT DE NOTRE VÉNÉRÉE FONDATRICE

L'année scolaire 1890-91 débuta pour l'Institut sous de bons auspices. À l'automne 1890, la Mère Fondatrice avait envoyé quelques Sœurs à Gênes pour se présenter aux Examens qui se passaient à l'université de cette ville, en session extraordinaire. Les sœurs les passèrent avec succès, de sorte que l'Institut s'enrichit de dix Diplômes : cinq en Histoire et Géographie et cinq en Pédagogie et Morale.

À l'approche des vacances de Noël 1890, la Vénérable Mère Générale avait consolé les Supérieures et toutes ses filles de toutes les maisons par des lettres pleines de conseils, d'exhortations, des lettres très touchantes, débordantes d'affection maternelle. Mais hélas ! Un pressentiment surgit chez les Marcellines : tant de tendresse de la Vénérable Mère pouvait être son testament, le dernier épanchement de son cœur maternel... Avait-elle pressenti, peut-être, qu'elle les laisserait bientôt orphelines, en exil, pour s'envoler vers la céleste patrie ?

Les faits, malheureusement, confirmèrent ces tristes pressentiments. Vers la mi-janvier, elle fut saisie d'un malaise général qui lui produisait de fréquents évanouissements, de manière qu'elle dut se montrer prudente et rester dans sa chambre. Un peu rétablie, elle reprit ses occupations habituelles ; mais en mars, elle tomba malade : une pneumonie avec complications cardiaques. Ce fut pour elle une alternance de bons et de mauvais états de santé et pour ses filles une suite d'angoisses et d'inquiétudes. Elles priaient et imploraient Dieu de garder cette vie si précieuse. Personne ne peut imaginer combien notre Vénérable Mère Fondatrice a su s'imposer des sacrifices pour dissimuler le mal qui la consumait, afin de ne pas trop affliger ses filles bien-aimées.

D'une foi solide et d'un esprit viril, elle souffrait courageusement, résignée à la Divine Volonté. Quand elle sentit que la mort était proche, elle fit venir les Sœurs Supérieures, auxquelles elle donna de sages conseils, les exhortant à rester toujours unies en âme et cœur et à garder intact l'esprit de cette Congrégation si bénie de Dieu. Elle voulut aussi donner ses dernières salutations aux Sœurs qui étaient à Milan et fit ses adieux à toutes par des paroles de sainte mémoire. Puis elle abandonna toutes pensées terrestres, reçut les Saints Sacraments avec une véritable édification pour ceux qui l'assistaient. Elle reçut la visite de

nombreux estimés prélats et prêtres qui lui donnèrent des bénédictions spéciales. Notre pauvre Mère ! Combien elle fut consolée lorsqu'elle reçut la Bénédiction Papale et celle de l'Eminent Cardinal Protecteur Alimonda !

Mais l'heure du sacrifice avait sonné. En Vierge Prudente, sa lampe allumée, elle alla sereine et paisible à la rencontre de son Époux, en toute conscience, disant à ses filles en pleurs : "Courage !" Puis, le 10 avril 1891 à deux heures du matin, elle ferma pour toujours les yeux à la lumière de ce monde, pour les rouvrir là-haut où resplendit la lumière de la Sagesse infinie.

Sous les conseils de Son Excellence Monseigneur l'Archevêque de Milan, on célébra des funérailles plus qu'honorables, magnifiées par le témoignage d'affection de milliers de personnes, dont elle avait su conquérir le cœur, comme Mère et comme Bienfaitrice.

Ses dépouilles furent portées à Cernusco où elle repose dans une petite chapelle, tout près des dépouilles mortelles de notre Vénéré Fondateur.

TABLE DES MATIÈRES

Mère Carlotta Luraschi - Introduction	p. 3
Aperçu historique	p. 5
Lettre de Mère Marina Videmari	p. 7
I. Retraite spirituelle – Hésitation- Décision	p. 9
II. Séjour à Monza – Préparation aux examens de licence – Projet de fonder un nouvel Institut Regieux.....	p. 13
III. Formation de méthodologie de l'enseignement à Milan – Examen de licence.....	p. 17
IV. De dures épreuves : trépidation et découragement – Un peu de lumière p.	21
V. 22 septembre 1838 – Débuts de l'Institut des Marcellines dans une maison louée à Cernusco	p. 23
VI. Déménagement dans le nouveau bâtiment – Autorisation d'ouvrir une école Découragement du Supérieur.....	p. 27
VII. Motivation – Achat – Fondation de la Maison de Vimercate.....	p.33
VIII. Aides – De dures épreuves dans l'accomplissement de notre enseignement Des résultats consolants	p. 37
XIX. Désir ardent de l'approbation ecclésiastique – Démarches Fâcheux contretemps politiques	p.41
X. Contrariétés – De nouvelles démarches pour obtenir l'approbation civile et ecclésiastique – Heureux aboutissement.....	p.45
XI. Préparatifs – Fête religieuse – Remise de la Règle.....	p.49
XII. Le Protecteur laïc de la Congrégation – Projet et fondation d'une nouvelle maison à Milan.....	p. 53
XIII. Interdits – Une grave contrariété – Proposition et achat – Fondation d'une nouvelle Maison, rue Amedei	p. 57
XIV. Incertitude au sujet du développement de la maison de la rue Amedei Assistance des blessés à l'Hôpital Saint-Luc – Trépidation pour le patrimoine de notre Congrégation	p. 61
XV. Une ordonnance inattendue – Hypothèque juridique des dots – Reprise des examens.....	p. 65
XVI. Voyage à Rome – Suppression des ordres religieux	p. 69
XVII. Société privée – Achats des propriétés Biraghi	p. 73
XVIII. Encouragement à ouvrir une maison à Gênes – Chagrins.....	p. 75
XIX. Mutation d'une supérieure – Une grande leçon.....	p. 79
XX. Achat d'un chalet avec clos à Chambéry	p. 83
XXI. Derniers jours et mort du vénéré Mgr Biraghi 1879	p. 87
XXII. Craintes et angoisses	p. 95
XXIII. Le Cardinal Alimonda protecteur de la Congrégation.....	p. 97
XXIV. Expulsion des Marcellines de Chambéry	p.101
XXV. Une maison succursale à Gênes	p. 105

XXVI. Proposition et acceptation de diriger une école communale et régionale à Lecce.....	p. 107
XXVII. En audience auprès de Sa Sainteté Léon XIII	p. 111
XXVIII. Conclusion	p. 115
<i>Mort de notre Vénérée Fondatrice</i>	p. 119
Tables matières	p. 121